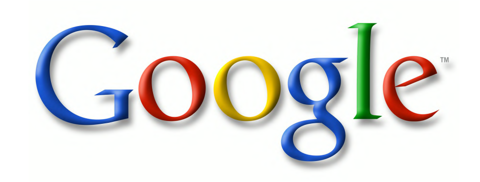
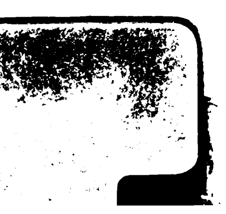





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



by Argens



rt

rt

By Argens

Pigo

HISTOIRE
DU ROI
DE CAMPANIE,

Mary E T Brownlowe

DE LA PRINCESSE
PARFAITE. Brownlow



A AMSTERDAM,
Chez J. WETSTEIN & G. SMITH.
MDCCXXXVI.



HISTOIRE DU ROI DE CAMPANIE, ET DE LA PRINCESSE PARFAITE.



IL règnoit autrefois dans un Pays délicieux un Roi & une Reine : leurs Etats se nommoient le Royaume des Macaries, terme

qui dans le langage des Habitans, signifioit Heureux & Fortunés. Ils avoient pris ce nom à juste titre, puisqu'on ne voyoit continuellement chez eux que des Fêtes magnifiques & galantes, ou des *Sacrifices* pompeux que les Peuples offroient aux Dieux pour la conservation de leur Prince, & pour celle de son auguste Epouse.

Le Roi faisoit son principal soin de gouverner par lui-même; & content des petits Etats que le Ciel lui avoit donnés en partage, il ne trouvoit son bonheur que dans celui de ses Sujèts. Il ne manquoit à sa satisfaction, que d'avoir des enfans. Au bout de deux ans de mariage, la Reine mit au jour une Princesse, qui fut apellée la Princésse

cesse PARFAITE; parce que les Fées qui présidèrent à sa naissance, l'avoient douée de toutes les graces & de toutes les vertus, dont l'assemblage peut procurer à une mortelle l'heureux état de perfection. Sa beauté augmentoit à-mesure qu'elle aprochoit de son troisième lustre; & bientôt tous les Rois de l'Univers, instruits par la renommée des charmes de cette Princesse, ou vinrent eux-mêmes recevoir des chaînes de sa main, ou envoyèrent leurs Ambassadeurs étaler à ses yeux tout ce que le luxe & la magnificence ont de plus éclatant, pour l'obtenir en mariage; mais leurs empressemens & leurs hommages ne faisoient aucune impression sur un cœur qui n'étoit déjà plus à lui-même. PAR-

FAITE, quoique dans un âge où les sentimens commencent à-peine à se developper, avoit senti depuis quelque tems les atteintes de l'amour le plus tendre. Elle étoit devenuë rêveuse, mélancolique, indifférente; & quelque soin que l'on prît pour la divertir & pour la dissiper, un secrèt panchant l'entraînoit toujours dans les lieux les plus solitaires, afin d'y pouvoir rêver & soupirer avec plus de liberté.

Un jour qu'elle s'étoit retirée dans un bosquèt, pour s'y livrer sans témoins à ce qui l'occupoit uniquement, elle tira de sa poche un portrait, le contempla fort longtems, & ne put s'empêcher de donner des soupirs & des larmes aux tendres mouvemens dont elle fut alors agitée.

Une

Une de ses Femmes, nommée *Discrète*, dans laquelle elle avoit le plus de confiance, entra par hazard dans le même bosquèt. Quelle surprise pour elle, d'y trouver sa charmante Maîtresse baignée dans un torrent de pleurs! La Princesse fort déconcertée se leva avec précipitation, & laissa tomber le portrait qu'elle tenoit dans ses mains.

Discrète le vit, & sans se donner le moindre mouvement pour le relever: Vous aimez, Madame, lui dit-elle, je le vois en ce moment; j'aurois cru mériter par mon parfait attachement, que vous ne m'en eûssiez pas fait un mistère. L'envie de vous servir, est le seul motif qui me rend sensible à cette dissimulation: car, ajou-

ta-t-elle, si la seule curiosité me guidoit, je saurois déjà quel est celui qui captive votre cœur: mais le respect & la discrétion m'ont empêchée de relever ce portrait que je vois à vos piés, puisqu'il m'eût apris ce que vous avez aparemment dessein de me cacher.

Quel odieux reproche me faites-vous, ma chère *Discrète*, dit la Princesse en rougissant? pouvez-vous douter un moment de ma confiance? Hélas! qu'aurois-je pu vous aprendre, puisque j'ignore moi-même quel est l'auteur de ma peine & de ma tendresse? Oui, j'aime, poursuivit-elle, je n'en puis plus douter, & je voudrois envain me le cacher; mais j'aime un aimable fantôme, j'aime un objèt qui n'existe peut-être que dans

mon

mon imagination. Tenez, continua-t-elle, contemplez ce portrait, & jugez par vos propres yeux, si l'on peut être insensible à des traits aussi charmans & aussi aimables.

Discrète regarda ce portrait, & ne put elle-même s'empêcher de l'admirer: mais voulant cacher à la Princesse les raisons qui causoient sa surprise; voilà, sans doute, Madame, lui répondit-elle, un jeu de l'imagination de quelque Peintre habile, qui a voulu faire connoître que son Art pouvoit être au-dessus de la Nature: en effet il l'a surpassée, puisqu'on a tout lieu de croire qu'elle n'a jamais rien formé de si parfait, ni de si beau.

Que vous êtes peu consolante, s'écria douloureusement la

Princesse ! mais quand je vous aurai instruite de la façon dont ce portrait est tombé dans mes mains, & des évènemens heureux dont on m'a flatée, peut-être conviendrez-vous que j'ai quelque droit d'espérer du soulagement à mes peines.

Un jour me promenant dans les jardins de ce Palais, & m'étant éloignée de vous, vous me perdîtes bientôt de vuë; votre inquiétude étoit grande, & tandis-que vous étiez avec mes autres Femmes occupée à me chercher, je courois après un petit Oiseau, dont le plumage m'avoit paru charmant, & surtout fort extraordinaire.

Ce petit animal, que je croyois pouvoir prendre aisément, voloit de branche en branche, & me conduisit insensiblement dans

un lieu rempli des plus beaux fruits du monde ; mais ce lieu m'étoit inconnu. Je réfléchis alors que je m'étois un peu trop légèrement engagée, & j'étois prête de retourner sur mes pas, quand je vis l'Oiseau que je poursuivois vainement, prendre la figure d'une belle Dame. Pardonnez-moi, Princesse, me dit-elle avec grace, la petite supercherie que j'ai faite : l'envie que j'avois de manger de ces beaux fruits, m'a déterminée à prendre la figure d'un Oiseau, pour m'insinuër plus aisément dans ce jardin. Mon projèt a réüssi comme je le souhaitois ; mais puisque j'ai l'honneur de vous y rencontrer, je croirois manquer au respect & à la soumission que je vous dois, si j'ôsois y toucher sans vous en demander la

permission. Je répondis à sa politesse, en la priant instamment de ne les point épargner, je m'offris même de lui aider à les cueillir. Elle me remercia de l'air du monde le plus obligeant, & courut aussi-tôt me chercher une pêche d'une grosseur si prodigieuse, que de la vie je n'avois rien vu en ce genre qu'on pût lui comparer.

Goûtez, belle Princesse, goûtez de ce fruit, me dit-elle, vous trouverez en lui quelque chose qui manque à votre félicité. Je l'acceptai de sa main, & l'ouvris aussi-tôt à dessein de le partager avec elle. Mais quelle fut ma surprise, ma chère *Discrète*, quand je trouvai dans son noyau le portrait que vous voyez!

Sa vuë me fit rougir, je devîns

vins interdite & tremblante. Cessez de vous contraindre devant une véritable amie, me dit cette aimable Dame ; n'ayez point de honte d'avouër votre défaite ; le trouble où je vous vois m'enchante ; & le Prince dont je viens de vous faire voir le portrait, est le même qui vous est destiné pour Epoux. Sa vertu, sa naissance, & ses charmes personnels le rendent digne de vous : accordez-lui sans regrêt, poursuivit-elle, un cœur qui pourroit se donner à quelque autre qui le mériteroit beaucoup moins.

Car à ce cœur, hélas! on n'est guère attaché,
Et nous voyons pour l'ordinaire,
Qu'on aime beaucoup mieux

faire un mauvais marché,
Que de manquer à s'en défaire.

Cette maxime n'est pas générale, me dit-elle poliment, & je ne la cite point ici par raport à vous; je vous estime trop, pour ne vous pas croire plus raisonnable que les autres; vous méritez l'inclination que je me sens pour vous: ainsi comptez desormais sur mon amitié, je suis un peu versée dans l'Art de Féerie; & je prévois, continua-t-elle, qu'il viendra un tems où mes secours vous seront nécessaires; je les employerai toujours volontiers, quand il s'agira de vous rendre service. Surtout, me recommanda-t-elle, ne soyez point ingrate, & souvenez-vous quel-

quelquefois de la Fée *Prévenante*; c'est, dit-elle, le nom que je porte.

Aussi-tôt elle disparut, & me laissa dans une merveilleuse admiration, mais en même tems dans une agitation terrible. Voilà, continua la Princesse, la source du trouble où tu me vois; & si tu refusois, ma chère *Discrète*, de compâtir à mes peines, je n'aurois d'autre ressource que celle de précipiter mes jours, & d'ensevelir dans un tombeau la honte que feroit rejaillir sur moi une passion, dont l'origine peu vraisemblable ne parleroit point en ma faveur. La fidèle *Discrète* consola sa Maîtresse du mieux qu'il lui fut possible, & lui promit de ne rien négliger pour lui prouver en cette occasion son zèle & son attachement.

Cependant les Princes amoureux de PARFAITE, étoient encore moins tranquiles qu'elle; ses attentions ne suffisoient point pour les satisfaire. Ils eûssent voulu ne devoir qu'à l'amour, des égards qui n'étoient que les effets d'une politesse qui lui étoit naturelle.

Ils s'en plaignoient continuellement, mais leurs plaintes ne servoient qu'à réveiller dans le cœur de la Princesse les sujets qu'elle avoit de se plaindre elle-même; & le Roi, ne voyant de toutes parts que des objets abattus de langueur & mécontens de leur sort, tâchoit, par des fêtes & des plaisirs continuels, de faire régner la joie dans un lieu que l'amour ne remplissoit que de regrèts & de tristesse.

Le Roi de CAMPANIUS, le plus aimable de tous les mortels, arrivoit dans cette brillante Cour; il avoit vu le portrait de la Princesse PARFAITE, & son cœur, qui jusqu'alors avoit ignoré les douceurs & les peines de l'amour, ne put se refuser à tant de charmes. Il étoit grand & bien fait, son air étoit doux & insinuant, mais noble & martial; il avoit les dents d'une beauté extraordinaire; possédoit la danse & la musique, chantoit avec goût, & touchoit à merveille toutes sortes d'instrumens. Enfin, pour en donner une définition plus juste, on peut dire que c'étoit un Prince si comblé des dons de la nature, & si acompli du coté de l'esprit & des sentimens, qu'il n'y avoit personne au monde dont

dont il ne s'attirât tout-à-la-fois l'estime, l'amitié & la vénération.

Ce Prince, que l'on nommoit Fidele, étoit prêt d'entrer dans la Capitale du Royaume des Macaries, séjour après lequel il soupiroit avec tant d'ardeur. Il se flatoit déjà de voir bientôt l'adorable Parfaite, & réfléchissoit sur le bonheur dont il alloit jouir, quand il entendit les cris & les gémissemens de tout un Peuple, qui paroîssoit se trouver dans le cas d'avoir besoin d'un pressant secours. Le Prince lâcha la main à son coursier, qui déjà s'animoit de lui-même. Il entre dans la Ville, & y paroît comme un nouveau Mars. Personne, en le voyant, ne douta que son salut ou sa perte ne dépendît entièrement

du parti que prendoit ce Héros. Il s'informa d'abord des raisons qui causoient une émeute si générale. Une petite Vieille, qui pour-lors se trouva près de lui, se chargea du soin de l'en instruire, & le fit en ces termes.

Seigneur, lui dit-elle, *vous me paroissez étranger ; mais quelque éloigné que vous soyez de nos climats, je suis persuadée que vous avez plusieurs fois entendu parler de l'esprit & de la beauté de la Princesse* Parfaite; *& s'il m'étoit permis de pénétrer au fond de votre cœur, je trouverois peut-être qu'elle a beaucoup de part dans le voyage que vous venez faire en ces lieux.* Le Roi de Campanie ne put s'empêcher de rougir. *Quoiqu'il en soit*, poursuivit la petite Vieille, *cette aimable*

Prin-

Princesse sera peut-être aujourd'hui la cause innocente du détrônement de son Père, & de la destruction de tous ses Sujèts. Je vai, continua-t-elle, commencer par vous aprendre la source & l'origine des malheurs que nous devons éprouver en ce jour.

Le Roi des Macaries a pour voisin un Monarque nommé Pharnak, Souverain du puissant Royaume des Jeux. Ce Prince possède des richesses immenses, ses Etats sont extrêmement vastes, & si peuplés qu'il a toujours deux ou trois millions d'hommes prêts à suivre ses ordres. S'il a beaucoup de bras pour les exécuter, on peut dire aussi qu'il a les plus grands Généraux du monde pour les commander. Néanmoins

moins ce puissant Roi n'abuséroit jamais de son pouvoir, si de coupables Favoris ne l'y déterminoient: mais il a pour eux une tendresse aveugle, & dans le fond on ne pourroit reprocher à PHARNAX aucun vice personnel, si sa complaisance ne le rendoit capable de les commettre tous. *Faquinèt* est aujourd'hui son Favori le plus chèr & le plus en crédit. Il est fils d'un indigne Ministre, qui sous le spécieux prétexte de maintenir les intérêts & les droits de son Maître, exerçoit sur le Peuple la tirannie la plus dure, & l'acabloit des impôts les plus injustes. Enfin ses vexations continuelles lui ayant attiré une haine générale, PHARNAX l'abandonna sans peine aux ressentimens & à la fureur de ses Sujèts,

jèts, qui pillèrent ſon Palais, s'emparèrent enſuite de ſa perſonne, déchirèrent ſon corps par quartiers, & après les avoir ignominieuſement traînés par la Ville, ils les expoſèrent aux quatre coins de la Capitale, pour ſervir d'exemple à tous ceux qui ſeroient capables d'abuſer ainſi de l'autorité dont ſa Majeſté daigneroit les revétir.

Or *Faquinèt*, digne fils d'un tel père, fut déclaré par une loi expreſſe, inhabile à pouvoir poſſéder aucune Charge dans les Etats de PHARNAX; trop heureux de n'avoir point été enveloppé dans la ruine de ſon père! On ne l'y ſouffroit qu'avec peine; mais à la fin il a ſu ſe ménager l'amitié de ſon Maître, par mille tours de paſſe-paſſe: par exemple, il danſe parfaitement

ment sur la corde, il jouë divinement du tambour de basque & des castagnettes, il tire la bonne avanture, il excelle à faire des tours de cartes surprenans, & possède au souverain degré l'art de jouër des gobelèts. Voilà, continua la petite Vieille, de grands & merveilleux talens pour parvenir au plus haut degré de fortune: car en quels lieux cette merveilleuse sience peut-elle être plus respectée & plus considérée, que dans le Royaume des Jeux? En effèt, sans la chute ignominieuse du père, *Faquinèt* possèderoit aujourd'hui, en dépit du Roi même & de toute la Cour, les plus grandes Dignités & les plus brillantes Charges du Royaume. Cet article mérite une explication, interrompit la petite Vieil-

le, & je vai vous la faire.

Vous saurez qu'aussi-tôt que PHARNAX aprend la mort de quelque Grand, il fait dans l'instant même assembler tous les Courtisans dans la Chambre du Conseil, fait couvrir la table d'un superbe tapis, destiné seulement pour servir en de telles occasions; & d'un air fort triste & fort composé, il leur représente le chagrin qu'ils doivent tous ressentir de la perte d'un si grand homme. Il laisse telles & telles Dignités vacantes: c'est à vous, Messieurs, leur dit-il d'un ton d'Orateur, c'est à vous de tâcher de les mériter; imitant en cela la noble émulation de vos augustes Ayeux, qui les ont possédées avec tant de splendeur, après les avoir si bien méritées par les

pro-

prodigieux effêts de leur adresse & de leur subtilité.

Alors sa Majesté les mèt à un certain taux. Tel Gouvernement, dit-il, sera pour celui qui avec un œuf sera le tour de gibecière le plus merveilleux. A l'instant même le Sur-Intendant des menus plaisirs pose sur la table du Conseil un grand bassin d'or garni de diamans, & rempli de deux ou trois mille œufs. Chaque Courtisan tire de sa poche un petit bâton de Jacob, & aussi-tôt, en disant brelic & breloc, l'un fait danser une centaine d'œufs sur la table ; l'autre en fait promener un millier dans la chambre sans y toucher ; un troisième fait trouver dedans mille choses curieuses, comme de petits chevaux de Barbarie tout scellés & bridés, qui galoppent

loppent à-merveille, des troupeaux de moutons avec leurs Bergers, ainsi du reste. Enfin, quand chacun a épuisé son savoir sur les œufs, on fait retirer les Parties intéressées; & le Roi, à la tête de son Conseil, après avoir murement examiné la chose, ajuge enfin le Gouvernement à celui dont le tour a paru aux yeux des *Spectateurs* le plus difficile à comprendre, & le moins aisé à exécuter. Voilà ce qui fait, ajouta-t-elle, que les Personnes en place à la Cour de PHARNAX sont extrêmement honorées, & sont regardées comme de grands hommes; car il ne peut y en avoir aucun parmi eux, qui n'ait fait quelques actions mémorables dans l'Art d'escamotter.

Mais *Faquinèt*, en cela, surpasse

passe infiniment les autres ; il a fait, & fait encore tous les jours des prodiges étonnans. Le Ciel, en lui accordant ces heureuses dispositions, a voulu sans-doute le dédommager par-là des agrémens personnels qu'il lui a refusés : car on peut dire avec justice, que c'est un monstre dans son espèce ; il est petit & bossu, boiteux, borgne, brutal, entêté, injuste, violent, envieux, médisant, & veut, à quelque prix que ce soit, voir tout céder à l'impétuosité de ses désirs.

Cet Avorton de la nature se croit néanmoins un des hommes du monde les plus spirituels & les plus aimables. A la prémière vuë de PARFAITE, il en devint éperdument amoureux, & dès-lors il ne fut plus occupé

que des moyens de la posséder. Il ne douta pas un moment qu'elle ne sentît pour lui autant de passion qu'elle lui en avoit inspiré, & cette persuasion lui fit négliger de s'en éclaircir avec elle, ainsi il s'adressa directement au père de la Princesse.

Sire, lui dit-il, la tendresse que j'ai conçuë pour votre aimable fille, n'a plus de bornes; & l'amour que j'avois toujours senti pour le célibat, cède sans peine au doux panchant qui m'entraîne vers le plus adorable Objèt de l'Univers. Je pourrois, ajouta-t-il insolemment, vous la faire demander par l'entremise de l'Empereur, mon Maître; vous jugez bien qu'il vous envoyeroit aussi-tôt un Ambassadeur, à la tête de trois ou quatre cent mil-

mille hommes, pour vous su-plier de m'honorer de vôtre al-liance; mais je prétens abréger les cérémonies; ainsi je vous conseille, comme votre ami & votre gendre futur, de faire les choses sans bruit & sans é-clat, en m'accordant de bonne grace la Princesse PARFAITE. Le Favori d'un Empereur tel que le mien, vaut incompara-blement mieux qu'un tas de Roitelets qui vous la deman-dent. Profitez donc de l'hon-neur que je veux bien vous procurer, en vous choisissant pour beau-père.

Une pareille harangue fut reçuë comme elle méritoit de l'être; c'est-à-dire, que le Roi outré d'une trop juste indigna-tion, apella aussi-tôt le Capitai-ne de ses Gardes, & lui or-

donna de faire sur le champ subir à *Faquinèt* la punition que méritoit son audace & son insolence. On le conduisoit déjà dans un apartement écarté, pour le faire jetter par une fenêtre qui donnoit sur un précipice; mais la Reine étant accouruë au bruit, empêcha le Roi de suivre son prémier mouvement. Elle lui représenta, qu'en bonne politique ils devoient éviter de se brouiller avec un Roi voisin, qui se trouvoit infiniment plus puissant qu'eux; & lui fit entendre qu'une petite partie des troupes de ce Monarque, étoit suffisante pour subjuguer en une matinée, & détruire de fond en comble leur petit Empire. Il vaut beaucoup mieux, ajouta-t-elle, le renvoyer sain & sauf

au Roi son Maître, qui, sachant quelque jour sa témérité, ne manquera pas de l'en punir, ou du-moins de nous avoir quelque obligation d'une indulgence, qu'il verra bien que vous n'aurez euë pour le Favori que par raport au Maître.

Enfin, après des discours bien sensés, le Roi, plutôt par complaisance que par timidité, se rendit aux prières de la Reine, & ordonna qu'on laissât impunie la témérité de *Faquinèt*, à condition néanmoins qu'il sortiroit sur le champ du Royaume. Ce petit homme ne se le fit pas dire deux fois : il partit dans l'instant accompagné de deux ou trois domestiques, & revint à toutes jambes à la Cour de son Maître.

L'amour & la rage qu'il avoit

dans le cœur, ne furent pas longtems à se manifester. Sire, lui dit-il en arrivant d'un air furibond, vengez-vous au plus vite, mais vengez-vous d'une manière éclatante; faites connoître à des Voisins insolens la façon dont votre bras puissant sait punir les outrages qu'on ôse faire à votre Majesté, & à ceux qui ont l'honneur de vous aprocher. PHARNAX, surpris de voir son chèr *Faquinèt* hors de lui-même, & dans un desordre qui témoignoit assez qu'on lui avoit fait quelque violence, le pressa de raconter sa tragique avanture, lui promettant, foi de Roi, d'en tirer une satisfaction proportionnée à l'offense.

Sire, lui dit-il, comme nous sommes ici très-voisins de la Cour

Cour du Roi des Macaries, l'envie m'a pris de lui rendre une visite, afin de savoir par moi-même, si la Princesse PARFAITE étoit aussi belle qu'on le publioit. J'y suis allé, il me connoissoit de réputation; & sachant les bontés dont votre Majesté m'honore, il m'a reçu avec assez de politesse: dès-que j'ai vu sa fille, je me suis fortement, & avec justice, recrié sur sa beauté; j'ai même cru ne pouvoir l'élever plus haut, qu'en disant avec admiration, qu'une Princesse si aimable & si remplie de perfections, pouvoit prétendre à tout, & que dans le grand nombre de Beautés que je voyois tous les jours, elle seule me paroîssoit digne de devenir l'Epouse d'un Monarque aussi puissant

ſant & auſſi auguſte que vous.

A ces mots, le Roi, dont j'attendois des remercimens proportionnés à l'honneur que je lui faiſois, m'a regardé d'un œil courroucé, & fronçant le ſourcil: les Dieux, m'a-t-il dit, ont deſtiné ma fille au plus grand Roi de l'Univers, & le tien eſt bien éloigné de l'être. Mille Partis, plus conſidérables que ton Maître, ſe préſentent vainement tous les jours; & ſi cette Princeſſe avoit une dixième cadette, je trouverois en beaucoup d'autres qu'en PHARNAX, des Rois plus dignes d'elle & de moi.

Vous parlez en téméraire, & en voiſin inſolent & jaloux, lui ai-je repliqué avec hauteur; mais prenez garde que notre Empereur, informé d'une telle licen-

ce,

ce, ne la punîsse par l'anéantissement de votre bicoque de Royaume. Un Monarque comme le nôtre ne s'abaissera jamais jusqu'au point de daigner partager avec votre fille son lit & sa couronne, elle ne conviendroit tout-au-plus qu'à quelqu'un de ses Sujèts; elle m'a plû, & je crois sans vanité pouvoir prétendre au bonheur de lui plaîre; ainsi je suis résolu de l'épouser, & je pense en cela vous procurer un plus grand avantage, que si j'aportois aux piés de la Princesse une douzaine de diadêmes.

A-peine eus-je prononcé ces paroles, poursuivit *Faquinèt*, que ce Prince, transporté de courroux de voir la juste différence que je mettois entre vous & lui, m'a fait honteusement

traîner par ſes Gardes dans un lieu élevé, d'où il avoit ordonné qu'on me précipitât; mais ma valeur & mon adreſſe m'ont également tiré de ce pas dangereux, & je me ſuis enfin ſauvé de ſes barbares mains.

Voilà, Sire, continua-t-il, le ſujèt du deſordre dans lequel j'ôſe me préſenter à vos yeux: votre Majeſté y doit prendre plus d'intérêt que moi-même; puiſque le ſanglant affront qu'on m'a fait, n'a eu pour principe, que l'équitable éloge que je faiſois de votre auguſte Perſonne.

Cet Impoſteur n'eut pas plutôt raconté une hiſtoire ſi pleine de menſonges & de calomnies, que PHARNAX, tranſporté de fureur, jura par d'horribles ſermens, qu'il en tireroit la plus cruel-

cruelle de toutes les vengeances. Oui, mon chèr *Fuquinèt*, a-t-il dit, je prétens au-plutôt culbuter les États de ce petit Monarque, vous établir sûr son Trône, & livrer à votre discrétion la Princesse que vous adorez. Alors, continua la petite Vieille, il a donné des ordres pour envoyer ici des troupes, qui doivent mettre tout à feu & à sang ; nous avons des avis certains qu'elles vont arriver dans l'instant ; & notre Roi, qui ne s'étoit jamais vu d'ennemis sur les bras, & qui vivoit dans une grande union avec tout le monde, ne se trouve guère en état de résister à des forces si supérieures aux siennes. C'est apparemment à vous, généreux Inconnu, poursuivit-elle, que le Ciel ré-

ſerve la douce ſatisfaction de vaincre ou de périr, en protégeant l'innocence & la vertu. Rempliſſez donc ſes decrèts impénétrables; & pendant le combat, nous ferons des prières aux Dieux, pour la conſervation de cet Etat, & la proſpérité de vos Armes.

Voilà, dit-elle, un piſtolèt que je vous prête, à condition que vous ne diffèrerez point de me le rendre immédiatement après le combat; l'ouvrage, aſſurément n'en paroît pas merveilleux, même il n'a rien de beau; cependant j'ai ouï dire à mes ancêtres de qui je le tiens, qu'il avoit de grandes propriétés: par exemple, il tire ſans qu'on ſe donne la peine de le charger, & pouſſe mille balles à la fois. Ce qu'il

y a de plus particulier, c'est qu'elles ne s'amusent pas toujours à aller droit, elles vont souvent en biaisant; chaque balle, en un mot, fait distinguer l'ennemi, & ne manque point de détruire son homme. A-la-vérité, continua-t-elle, je n'en suis point surprise, ayant toujours entendu dire que cette arme avoit été forgée par la main d'un des plus habiles Magiciens de l'Univers. Il est certain qu'elle rend invulnérable celui qui en est possesseur, & le mèt à l'abri des plus terribles enchantemens. La voilà, Seigneur, telle qu'elle est; je n'ai point encore éprouvé toutes ses vertus, je vous la confie avec joie, & je me flate que l'épreuve que vous en ferez, vous procurera une gloire

immortelle, & une victoire complette sur nos ennemis.

Si vous avez, ajouta-t-elle d'un air mistérieux, quelque chose que vous désiriez mettre à l'abri des risques de la guerre, je suis maîtresse dans ces lieux d'un vaste souterrain que tout le monde ignore, & dont vous pouvez entièrement disposer. Reconnoissez seulement l'endroit où nous sommes, vous m'y trouverez toujours quand vous aurez besoin de moi: peut-être mes conseils ne vous seront-ils point tout-à-fait inutiles, si vous avez quelque confiance dans l'expérience qu'on peut avoir à mon âge. Alors la petite Vieille se retira, & le Prince, après l'avoir remerciée avec sa politesse ordinaire, entendit aussi-tôt le bruit des tambours,

bours, des fifres & des trompettes, qui annonçant l'arrivée des redoutables troupes de PHARNAX, renouvellèrent les cris & les lamentations d'un pauvre Peuple qui n'étoit guère en état de se défendre.

Si le Roi de CAMPANIE n'eût pas été *naturellement l'homme* du monde le plus courageux, il le fut devenu en cette occasion. Il voyoit sa chère Princesse sur le point de devenir la proie de son ennemi, & exposée aux *transports* violens d'un épouvantable petit Monstre, capable de tout ôser & de tout entreprendre. Aussi notre nouveau Persée ne négligea-t-il rien pour sauver sa chère Andromède. Il ne daigna pas se donner la peine d'aller joindre les troupes du Roi

Roi des Macaries, & ne consultant que son amour pour la Princesse PARFAITE, & le péril auquel elle étoit exposée, il s'avança seul, & fondit comme un lion furieux sur l'armée de PHARNAX.

Lâche, dit-il à *Faquinèt*, qu'il reconnut d'abord aux traits dont la petite Vieille l'avoit dépeint, il est tems d'opposer une barrière à tes coupables projèts; les Dieux ont daigné remettre entre mes mains le soin d'en arrêter le cours. Songe donc, poursuivit-il d'un ton fièr & impérieux, songe à te départir au-plutôt de tes criminelles prétentions, ou prépare-toi à en subir le juste châtiment.

Si *Faquinèt* & les Généraux qui l'accompagnoient, furent éton-

étonnés d'une telle hardiesse, ou plutôt d'une pareille témérité, ils ne le furent pas moins de l'air & de la fermeté dont le Prince prononça ces paroles. Cependant ils n'y répondirent rien, & affectant de prendre ce Héros pour un insensé, ils continuoient toujours de marcher en bon ordre. Le Roi de CAMPANIE, outré du mépris que leur silence sembloit lui témoigner, vit bien que les effèts seroient plus persuasifs que son éloquence. Aussi-tôt il fit briller à leurs yeux un large cimeterre, & s'adressant à l'Auteur de cette injuste guerre : Prépare-toi si tu peux, lui dit-il, à parer le coup que je vai te porter. En même tems il lève son redoutable bras, & *Faquinèt* eût bientôt vomi son ame,

ame, si la vivacité avec laquelle son cheval fit un écart, n'eût sauvé son indigne Maître du coup terrible sous lequel il étoit prêt de succomber. Le Prince alloit redoubler, quand un gros de cavalerie se mit en devoir de l'envelopper. Malheureux, leur cria-t-il, vous prétendez sans-doute triompher par le nombre! mais il n'est pas sûr que le succès réponde à votre entreprise: & si je ne puis vous vaincre, & vous punir comme vous le méritez, j'aurai du-moins la satisfaction de vous faire sentir qu'on paye toujours bien chèr les victoires qu'on se mèt en devoir de me disputer. Alors il poussa son coursier sur ceux qui avoient formé le dessein de l'environner; & sans employer d'autres

armes que sa redoutable épée, il joncha dans un moment la plaine de morts & de mourans.

Cependant, les Généraux indignés de trouver dans ce Héros un mortel aussi terrible que Mars même, ordonnèrent aux troupes de tirer; elles firent aussi-tôt sur lui une épouvantable décharge: mais la vertu de son arme le rendoit invulnérable, & leurs coups se perdirent en l'air. Il n'en fut pas de-même de ceux du Prince; car voulant user de represailles, & combattre avec des armes égales, il répondit à leur mousquetterie par deux ou trois coups de pistolèt, qui portant dans tous les rangs le carnage & la mort, firent mordre la poussière à deux ou trois

trois - mille combattans.

Leur bravoure alors disparut, & fit place à la terreur. Les troupes se débandèrent; & *Faquinèt*, moins sensible à la gloire qu'au plaisir de posséder le trésor qu'il se proposoit, je veux dire la Princesse; *Faquinèt* enfin éperdu & troublé abandonna le champ de bataille, laissant aux Généraux le soin de disputer la victoire au redoutable Prince pour lequel elle se déclaroit. Il courut au Palais du Roi des Macaries, accompagné de dix-mille cavaliers armés à la légère, pour ravir le plus aimable Objèt de l'Univers. Ce Monarque à la tête d'un petit nombre de Sujèts, & accompagné de quelques Princes qui pour lors étoient à sa Cour, opposa à ce lâ-

lâche Raviſſeur une vigoureuſe réſiſtance : mais tandis-que la plus grande partie de ce corps de cavalerie le tenoit en échec, *Faquinèt* vint d'un autre coté avec quelques çavaliers d'élite, fit eſcalader l'apartement où étoit la Princeſſe, & l'enleva avec ſa chère *Diſcrète*, qui pour-lors étoit ſeule auprès d'elle. Il ne prit pour eſcorte qu'un petit nombre de gens les plus leſtes, & laiſſa les autres aux portes du Palais, avec ordre de le piller, & de remettre le Roi & la Reine entre ſes mains. La triſte Princeſſe oublia dans ce moment tous les maux que la Fortune lui faiſoit éprouver, pour ne reſſentir que ceux qui menaçoient les auguſtes Perſonnes qui lui avoient donné le jour.

Les Peuples ne pouvant s'opposer à l'enlèvement de Pak-paite, répandoient un torrent de larmes; mais quand ils entendirent l'ordre cruel qu'on venoit de prononcer contre leurs Souverains, leurs regrèts eûssent été capables d'attendrir les cœurs les plus barbares, & *Faquinèt* lui-même, si ce lâche eût eu l'ame susceptible de quelques sentimens humains.

Les troupes de Pharnax, que la valeur du Roi de Campanie n'avoit point épargnées, ne pouvoient plus résister aux efforts de son bras victorieux; mais quand elles aperçurent *Faquinèt* saisi de la Princesse, elles crurent que cet évènement termineroit un combat qui leur coutoit déjà tant de sang. Chaque soldat poussa mille cris de joie,

joie, qui attirèrent l'attention & les regards de leur Vainqueur. Quelle fut sa douleur & son desespoir, quand il vit sa chere Princesse faire mille efforts superflus pour se dérober des bras du plus détestable de tous les Hommes !

Un spectacle si douloureux eût sans-doute fait expirer le Prince, si le désir de la venger, & de l'arracher des indignes mains de ce Traître, ne l'eût rapellé à la vie. Il songea donc en cette pressante occasion, à s'aquiter dignement de ce que l'honneur & la justice eûssent exigé de lui, indépendamment même de l'amour le plus tendre; & laissant respirer le reste d'une armée, qui se voyant détruite, n'avoit bientôt plus d'autre ressource que celle d'implorer

la

la clémence de ſon Vainqueur, il part, & court avec fureur ſur les pas du coupable *Faquinèt.* Le Lâche connoiſſoit bien que la fuite étoit ſeule capable de le ſouſtraire aux coups qui le menaçoient; & ce fut auſſi le parti qu'il choiſit, tandis-que ſix cavaliers prirent celui de barrer le chemin au Prince, pour l'empêcher de le pourſuivre: mais un ſeul coup de piſtolèt les terraſſa tous, & le Roi de CAMPANIE ſerrant de près un ſi déteſtable Raviſſeur, ce malheureux ſe voyant ſur le point de perdre le riche butin dont il venoit de s'emparer, & de ſubir le juſte châtiment de ſes crimes; ce malheureux, dis-je, prit la barbare réſolution de dérober au Vainqueur le prix de ſa victoire, en immolant

PAR-

PARFAITE à sa jalouse rage. En vain tu poursuis la Princesse, dit-il au Roi de CAMPANIE; ton empressement à me ravir un bien si précieux, ne servira qu'à précipiter sa perte. Je vai, continua-t-il, je vai à tes yeux lui percer le sein, & me procurer la douce satisfaction de mourir avec elle, & de penser qu'elle ne fera jamais le bonheur d'un autre, puisque le sort n'a pas voulu qu'elle ait fait le mien. En achevant cet effrayant discours, il tire un poignard, & lève le bras pour exécuter un projèt dont la seule idée fait frémir, mais *Discrète* eut l'adresse de détourner le coup; & le Roi de CAMPANIE joignant alors cet indigne Assassin, lui porta sur la tête un si fu-

rieux coup de cimeterre, qu'il le terrassa, & envoya son ame impure occuper dans le noir Tartare, la place destinée aux Manes capables d'avoir commis tant de crimes, & d'avoir formé de pareils attentats. Le Prince s'empara aussi-tôt de sa charmante Maîtresse, & trop content de l'avoir sauvée d'un danger si manifeste, il ne songea plus qu'à la joie qu'il alloit procurer au Roi & à la Reine, en leur remettant un trésor dont la perte leur auroit couté tant de larmes.

Cependant la frayeur, ou pour mieux dire la douleur & le desespoir s'étoient tellement emparés des sens de la Princesse, qu'elle étoit tombée dans un évanouissement dont le Prince tenta vainement de la tirer.

Dis-

Discrète, à laquelle le Roi de CAMPANIE venoit aussi de procurer la liberté, ne réüssît pas mieux : ainsi jugeant bien qu'il faloit sans délai chercher un lieu plus convenable, afin de lui donner au plus vite tous les secours dont elle pouvoit avoir besoin, il la prit entre ses bras, & suivi de *Discrète*, qui s'étoit munie d'un autre cheval, ils tâchoient, en allant à toutes jambes, d'arriver au-plutôt dans le Palais du Roi son père.

Mais soit que les secousses & les mouvemens du cheval la fissent revenir, ou soit que son évanouïssement ne dût pas durer davantage, elle ouvrit enfin ses beaux yeux; & ne sachant dans quelles mains elle étoit, ou plutôt se croyant toujours dans celles de *Faquinèt*:

lâche Brigand, disoit-elle, ne pense pas jouir du fruit de tes forfaits ! une mort secourable m'aura bientôt délivrée de tes indignes poursuites, & de l'odieuse présence d'un Monstre tel que toi.

Hélas ! belle Princesse, répondit le Roi de CAMPANIE, permettez-moi de ne craindre ni votre vengeance, ni vos ressentimens : ma soumission & mon respect me rendront toujours incapable de rien faire qui puisse me les attirer ; je ne redoute que votre indifférence. La Princesse surprise d'entendre un son de voix qui n'avoit aucun raport à celle de son Ravisseur, se retourna pour envisager le Prince. Que devint-elle, Grands Dieux ! quand elle reconnut dans ce Héros les mê-

mêmes traits, dont le seul portrait avoit fait sur son cœur une si forte impression! Le prémier évanouïssement de PARFAITE fut, sans-contredit, un effèt de sa trop juste douleur; mais la vuë du Roi de CAMPANIE en occasionna un second, que l'on attribuëra sans-doute à une cause bien différente de l'autre, aussi en revint-elle assez aisément; mais elle demeura long-tems interdite & confuse, ne pouvant comprendre par quel charme elle étoit échapée des mains du plus haïssable de tous les Hommes, pour se trouver dans les bras du plus aimable de tous les Mortels. Elle le trouva encore plus charmant que son portrait ne le dépeignoit; cependant la bonté de son naturel l'emportant sur la force de sa passion,

elle fit taire l'amour pour laisser parler l'amitié, & les premières paroles qu'elle adressa à son Libérateur, furent pour s'informer de l'état où se trouvoient le Roi son père & la Reine.

Madame, repliqua le Prince, je n'ai point encore eu l'honneur de les voir, j'entrois à peine dans cette Ville, lorsqu'on m'a apris le péril qui vous menaçoit ; je n'ai songé qu'à profiter du tems, pour vous sauver des mains du plus lâche & du plus perfide de tous les Hommes ; j'ai eu le bonheur de réüssir. Au-surplus, j'ignore ce qui peut se passer au Palais ; mais je vai de ce pas vous y conduire, & vous verrez vous-même..... Ah Seigneur ! interrompit-elle en fondant en lar-

 mes ;

mes ; ſi vôtre générofité n'eſt point laſſé d'en avoir tant fait pour ſecourir une Princeſſe infortunée , j'ôſe vous conjurer, au nom de tout ce que vous avez de plus chèr au monde, de nous laiſſer en quelque lieu voiſin , & de ne pas différer un moment de vous rendre auprès du Roi mon père. Hélas! vous n'arriverez peut-être que trop tard , & je crains bien que vôtre redoutable bras ne lui ſoit inutile. Aprenez , Seigneur , continua-t-elle, que *Faquinèt* , non content de m'avoir enlevée , a laiſſé aux environs du Palais un grand nombre de troupes , avec ordre de le piller , & de ſe ſaiſir du Roi & de la Reine. Quelles indignités , Grands Dieux! n'éprouveroient-ils point, s'il devient le maître de leurs

personnes ! ils porteront sans-doute le contre-coup de son desespoir & de sa fureur. Ah Seigneur ! sauvez-les, si vous voulez me conserver la vie.

Vous pouvez disposer de mes jours, adorable PARFAITE, dit aussi-tôt le Prince; mais ajouta-t-il, ne redoutez plus les violences de votre Ravisseur, le Traître a lavé ses forfaits dans son sang. Il lui raconta alors la façon dont *Faquinèt* avoit terminé sa coupable vie. Après tout, continua-t-il, je cours de ce pas même les secourir, ou périr à leurs yeux. Mais hélas ! dans quels lieux assez surs, & dans quelles mains ôserai-je confier ce que le Ciel & la Terre ont formé de plus aimable ? Quelles inquiétudes ne me couteront point les malheureux instans

ſtans que je paſſerai ſans vous voir! Seigneur, interrompit-elle, partez ſeulement, & revenez au plutôt m'annoncer vous-même, que nos ennemis n'ont pu réſiſter à votre redoutable valeur; je ne négligerai rien pour vous en témoigner ma reconnoiſſance.

En tenant de ſemblables diſcours, ils aprochèrent avec aſſez de viteſſe des portes de la Capitale. Entre pluſieurs maiſons, ils en aperçurent une dont la propreté extérieure leur frapa la vuë, elle leur parut plus convenable que les autres; & voyant qu'ils n'étoient pourſuivis par aucun des Officiers ni des ſoldats de l'armée de PHARNAX, le Roi de CAMPANIE jugea que la Princeſſe pouvoit s'y loger ſans craindre de nouvel-

les allarmes. Une Dame assez bien mise s'empressa de les y recevoir, & leur fit toutes les politesses possibles. Le Prince, après l'avoir priée de prendre un soin particulier du précieux dépôt qu'il lui confioit, fit ses adieux à sa chère Maîtresse, & les fit d'une façon si touchante & si tendre, que pour une seconde fois elle lui recommanda, en rougissant, de revenir au plutôt lui rendre le repos & la tranquilité.

Notre Héros ne tarda guère à se rendre au Palais. Déjà la cavalerie que *Faquinèt* y avoit laissée, en avoit forcé presque toutes les portes; & le reste de l'armée étant venu la joindre, les ennemis étoient sur le point de se saisir de leurs Majestés; & le Roi, après les efforts d'u-

ne

ne bravoure surnaturelle, ne pouvoit plus résister seul à un nombre prodigieux de soldats animés par le pillage; mais l'arrivée du Roi de CAMPANIE fit changer tout de face. Il trouva bientôt le moyen de se frayer par mille coups redoublés un large chemin dans le centre même de ce corps formidable, & parvint enfin à donner du secours à cet infortuné Monarque. La victorieuse épée du Roi de CAMPANIE commença cet affreux carnage, & quelques coups de pistolet distribués à-propos ayant renversé la plus grande partie des cavaliers & des fantassins, achevèrent entièrement leur ruine & leur défaite.

Après une expédition si brillante & si subite, ce Prince ne

différa point de paroître devant le Roi des Macaries, qui le présenta aussi-tôt à la Reine. Il commença par témoigner à leurs Majestés la joie qu'il ressentoit d'avoir eu le bonheur de leur marquer son zèle, avant que d'avoir l'avantage d'être connu d'eux; n'ayant pu trouver plutôt le moment de les voir, étant un étranger arrivé seulement depuis quelques heures. Ah! généreux Inconnu, s'écria le Roi en l'embrassant, j'ignore qui vous pouvez être; mais je me souviendrai toujours avec plaisir que je vous dois la liberté, la vie & une couronne; que je vous offrirois de tout mon cœur, poursuivit-il, si je n'avois un juste sujèt de croire, qu'étant infiniment au-dessus des Monarques & des plus redou-

doutables Héros, vous négligez sans-doute les sceptres & les diadêmes. Je dirai plus, Seigneur, & le dirai sans craindre de blesser les Majestés Divines, je vous regarde comme un Dieu protecteur de ma Famille & de mes Etats; mais, Seigneur, achevez vos bienfaits, & courons avec le peu de soldats que j'ai en état de combattre, courons arracher ma chère fille des mains d'un infame Ravisseur. Je sens que je ne puis survivre à sa perte, & je ne prétens user de la liberté que vous m'avez si généreusement procurée, que pour la délivrer de ses peines, ou mourir avec elle.

Sire, répondit le Roi de CAMPANIE, votre Majesté peut desormais être tranquile sur ce qui concerne la Princesse PAR-

FAITE; la mort de *Faquénèt* la met à l'abri de la tirannie qu'il prétendoit exercer sur son cœur; & après avoir taillé en pièces les troupes de PHARNAX, j'ai contraint votre ennemi d'abandonner sa riche proie; je venois enfin remettre entre vos mains une fille si chère, quand elle m'a apris le péril qui vous menaçoit. Elle m'a en même tems ordonné de me rendre en ces lieux pour vous offrir mes foibles sécours, de sorte qu'elle a prevenu par-là le pressant désir que j'avois de venir séconder votre valeur contre les efforts d'un si grand nombre d'ennemis, & d'avoir la gloire de vous aider à les vaincre, ou de mourir sous vos yeux, en combattant pour les intérêts de votre Majesté.

Pour

Pour ne point exposer la Princesse à de nouveaux dangers, je l'ai laissée, continua-t-il, avec une de ses femmes dans une maison voisine des portes de la Ville; je cours, avec votre permission, lui annoncer la défaite de vos ennemis; & la ramener triomphante dans ce Palais.

Ah Seigneur ! s'écria le Roi des Macaries ; qu'une générosité si grande, & des bienfaits si éclatans, couteront de regrèts à mon cœur ! En effet, pourquoi les Dieux permettent-ils que je vous aye tant d'obligations, s'ils me refusent en même tems les moyens de vous en témoigner ma reconnoissance ?

Un peu de part dans l'honneur de votre amitié, repartit obligeamment le Prince, me

payera avec usure les legers services que j'ai eu le bonheur de rendre à votre Majesté. Mais, ajouta-t-il encore une fois, il est tems de satisfaire à la légitime impatience de la Princesse; elle m'a chargé très-expressément, de ne pas différer un moment de venir dissiper les cruelles alarmes dont elle est agitée. Souffrez.......

Oüi, vaillant Inconnu, interrompit le Roi, allez lui faire vous-même le détail de votre seconde victoire; je souhaite qu'elle ait eu soin de vous préparer les lauriers que vous méritez. Allez, Seigneur, & nous ramenez une fille si chère; je la confie volontiers à vos soins, étant persuadé qu'elle ne peut être en de meilleures mains, que dans celles d'un Héros aussi généreux

néreux que vous l'êtes. Mais pour l'aller chercher d'une façon plus digne de vous & d'elle, il faut prendre un détachement de mes Gardes. J'aurois, continua-t-il, le plaisir de vous accompagner moi-même, si je ne craignois d'anticiper sur vos droits; mais puisque votre courage vous a si glorieusement aquis cette Princesse, je dois la regarder comme un bien qui ne pourra m'apartenir, que lorsque vous aurez eu la bonté de me la rendre.

A ces mots, le Roi de CAMPANIE, comblé de la joie la plus sensible & la plus pure, prit avec lui un certain nombre de Gardes, & vint chercher son aimable Maîtresse. Jamais impatience ne fut égale à celle de ce généreux Amant. Il ne

coup de tems à se rendre dans la maison qui renfermoit l'objèt de sa tendresse. La Dame du logis le reçut avec toutes les aparences d'une satisfaction infinie. Seigneur, lui dit-elle, si vous désirez ardemment revoir votre aimable Princesse, vous pouvez assurément vous flater qu'elle partage votre impatience. Ainsi, continua-t-elle en le prenant par la main, venez retrouver une personne si chère. Je suis trop au fait des sentimens d'un tendre cœur, pour ne pas connoître tout le tort que j'aurois, si je vous faisois acheter davantage le plaisir de la voir. Aussi-tôt elle le conduisit dans l'apartement où PARFAITE l'attendoit.

La victoire étoit peinte sur le front du Roi de CAMPANIE.

Vous

Vous êtes vainqueur, s'écria la Princesse en le voyant, je lis sur votre visage la destruction de nos Ennemis, & la tranquilité dont jouïssent nos Etats. Oui, charmante PARFAITE, repartit le Prince! le Roi & la Reine sont *actuellement paisibles* dans leur Palais: il ne manque à leur satisfaction, que d'avoir au-plutôt le plaisir de vous voir & de vous embrasser. Hâtez-vous de vous rendre à leurs tendres vœux, & à ceux de tout un Peuple qui vous adore; & qui croira toujours vous avoir perduë, si sa crainte n'est calmée par votre présence. Ils firent l'un & l'autre de grands remercimens à la Maîtresse de la maison, qui répondit à leur politesse par beaucoup d'autres civilités; mais elle exigea, ou plu-

plutôt elle pria gracieusement le Prince de lui aprendre, avec quelles armes il avoit pu détruire seul une armée aussi nombreuse que celle de PHARNAX.

Je vous ai des obligations trop essentielles, repartit-il, pour vous faire un mistère des choses mêmes, que je voudrois tenir les plus secrètes. Alors il lui montra le pistolet avec lequel il avoit fait tant de prodiges. Aussi-tôt qu'elle aperçut cette arme, elle se jetta dessus avec avidité, & l'arracha des mains du Prince, qui ne s'y attendoit nullement. Alors, changeant de ton & de manière: Lâche, lui dit-elle, de quel front ôses-tu t'aproprier un bien, qui ne t'apartient point? Je conviens, repliqua le Prince, que je ne devrois plus en être possesseur; mais,

mais, ajouta-t-il, de quelle autorité & de quel front ôsez-vous me le ravir ? L'hospitalité que vous venez d'exercer envers nous, vous donne-t-elle quelque droit de commettre les plus cruelles injustices ? Je n'ai point de compte à te rendre, interrompit cette terrible Hôtesse, en les touchant du pistolet qu'elle tenoit. Le Prince, piqué d'un procédé si barbare, voulut faire quelques efforts pour recouvrer cette précieuse arme. Hélas ! à peine se trouva-t-il la force de se soutenir. Sa douleur alors fut extrême. Mais quelles horreurs le Prince, la Princesse & *Discrète*, ne ressentirent-ils point, quand ils s'envisagèrent ! Une laideur difforme avoit entièrement changé les traits de leur visage ; ils étoient

de-

devenus petits & contrefaits ; la voix du Prince prit le ton d'un desagréable fausset ; & celles de la Princesse & de *Discrète* se trouvèrent à l'unisson des pédales d'une orgue ; leurs habits furent changés en d'épouvantables haillons ; enfin les Fées les plus malfaisantes n'avoient encore jamais fait de métamorphose plus complète ni plus effroyable. Vous pouvez, dit cette cruelle Hôtesse au Roi de CAMPANIE ; vous pouvez maintenant chérir & adorer votre aimable Princesse autant qu'il vous plaira ; elle peut vous payer de retour si elle le juge à-propos, j'en serai charmée. Convenez seulement, poursuivit-elle en éclatant de rire, que vous m'avez de grandes obligations, d'avoir eu la bonté de vous faire

des

des figures qui ne vous attireront de rivaux ni à l'un ni à l'autre. En disant cela, elle ouvrit une petite porte qui donnoit sur une forêt, & les fit sortir. La porte, la Dame & la maison, tout disparut aussitôt.

Quelle fut la douleur de ces trois Infortunés, quand ils se trouvèrent seuls, égarés dans le milieu d'un bois, dénués de tout secours, & revétus de figures plus propres à révolter, qu'à attendrir les personnes même les plus compâtissantes!

Ils étoient plongés dans un silence, qui marquoit assez l'excès de leur accablement; mais enfin le Prince le rompit. Hélas! dit-il, infortunée Princesse; si votre cœur n'avoit d'autre ambition que celle d'être véritable-

ment aimée de l'homme du monde le plus tendre, vous auriez tort d'être sensible à la perte de vos charmes extérieurs; puisque les Dieux me sont témoins, que je ne cesserai jamais de vous adorer, sous quelque forme que vous puissiez être.

Ah! Seigneur, s'écria PARFAITE avec vivacité, pardonnez-moi de grace l'injustice que je vous faisois dans le moment même. Oui, je le confesse à ma honte, j'avois la prévention de croire que je fusse la seule au monde capable de penser ainsi; je me figurois que vous aviez déjà perdu la tendre estime que vous m'aviez témoignée, je craignois que ma difformité ne vous épouvantât, & je me préparois à vous entendre me reprocher tous les malheurs qui vous arrivent:

vent : mais loin de m'accabler, vous m'offrez votre cœur, & me jurez une flâme éternelle : enfin, vous me voyez avec les mêmes yeux dont je vous regardois, quand vous avez rompu le silence. Ah ! Seigneur, si nos tristes métamorphoses n'ont pu rien changer dans nos cœurs, nous devons cesser de nous plaindre des cruautés du Sort, & convenir qu'il nous traite avec bien de la douceur, puisqu'il nous laisse la consolation de nous parler & de nous voir.

Ils eussent continué une conversation si tendre, mais elle fut interrompuë par une petite Vieille, qui venoit de couper du bois dans la forêt. Si-tôt que nos Infortunés l'aperçurent, ils se mirent à sauter, à danser, à chanter, en un mot, ils fi-

rent mille extravagances, disant oui, quand il faloit répondre non. La petite Vieille, pour les guérir de cette folie, cueillit autour d'elle des Simples, dont elle connoissoit parfaitement la vertu, & leur en ayant frotté quelques endroits de la têre, il leur sembla sortir d'un profond sommeil, & rentrèrent aussi-tôt dans leur bon sens ordinaire. Alors elle les pria de lui aider à charger son bois. Oui-dà, ma Bonne, répondirent-ils d'une commune voix, disposez entièrement de nous, si nous pouvons vous être utiles à quelque chose. Ensuite ils essayèrent de lui charger son fardeau sur les épaules; mais il se trouva si pesant, que l'homme le plus robuste & le plus vigoureux eût eu bien de la peine à pouvoir

le

le lever. Ma bonne Dame, lui dit la Princesse, vous ne pourrez jamais transporter tout ce bois jusques chez vous, sans faire plus d'un voyage. Voulez-vous m'en croire, faisons-en quatre tas, nous voilà quatre, ainsi nous porterons aisément chacun le nôtre.

Hélas ! repartit la petite Bucheronne, vous me feriez, mes Enfans, un véritable plaisir ; car je suis dans un âge fort avancé, & je me sens même aujourd'hui beaucoup plus fatiguée que de coutume. Tout ce qui me chagrine, ajouta-t-elle, c'est que je suis fort pauvre, & que je n'aurai pas la moindre chose à vous donner pour récompenser vos peines & vos travaux.

Il n'importe, répondit obligeamment la Princesse PARFAI-

TE, le plaisir de rendre un service tient lieu de récompense; & pour vous mieux prouver que ce n'est point un vil intérêt qui nous guide, c'est que nous porterons à nous trois le fardeau que voilà. Vous êtes plus âgée & plus fatiguée que nous, ainsi vous n'aurez encore que trop de peine à pouvoir vous conduire.

Ils eurent bientôt partagé cet amas en trois égales parties. *Discrète* prit la sienne, mais quand PARFAITE en voulut saisir une, le Roi de CAMPANIE s'obstina à ne le point permettre, & en porta deux pour sa part.

Je suis bien mortifiée, répéta encore une fois la petite Vieille, de n'avoir rien à vous offrir, je suis même dépourvuë des choses les plus nécessaires à la vie; j'é-

j'étois opulente ce matin, & je me trouve maintenant dans la plus grande indigence qu'on puisse jamais éprouver. Je veux, mes Enfans, vous conter cette histoire, chemin faisant ; elle vous aprendra qu'il ne faut point juger des hommes par la mine, & qu'il y a une imprudence extrême à confier toute sa fortune entre les mains de gens qu'on ne connoît point, & dont on ne juge que sur un bel extérieur. Je vous suplie seulement de ne me point interrompre. Vous n'ignorez pas sans doute le défaut des Vieilles Gens, ils aiment qu'on les écoute avec attention, & je vous crois trop polis pour me refuser cette prérogative.

Vous sçaurez, leur dit-elle, que je me nomme *[illegible]*. De-

puis un certain tems, je mène une vie extrêmement retirée; & quoique je me fusse établie dans la Capitale du Royaume des Macaries, j'y étois néanmoins presque inconnuë. Ce matin j'habitois cette fameuse Ville, quand le coupable *Faquinèt* s'y est transporté avec les troupes d'un Monarque nommé PHARNAX, dans le dessein d'enlever la fille de nôtre Roi. Comme j'ai toujours été l'ennemie déclarée de l'injustice & de la violence, j'étois au desespoir de voir la perte inévitable de nos Etats, & celle de notre jeune Princesse.

Dans le tems même que je m'occupois à plaindre son sort & le nôtre, j'ai vu arriver un jeune Héros, dont l'air & les manières avoient quelque chose

de si majestueux, que je me suis d'abord laissée surprendre par de si belles aparences. Il a commencé par demander le sujèt d'une émeute si générale. Je me suis avancée, & lui en ai fait le détail avec plaisir. Je lui ai en même tems procuré les moyens de *tailler les ennemis* en pièces, & de sauver la Princesse, en remettant entre les mains de cet Inconnu un pistolèt, qui rend invulnérables ceux qui en sont nantis, qui les garantit de tout enchantement, qui *a la vertu* de tuër mille hommes d'un seul coup, & celle par conséquent de détruire en peu de tems l'armée la plus nombreuse & la plus formidable.

Mais cette arme avoit bien d'autres qualités qu'il ignoroit: elle m'instruisoit de tout ce qui se passoit dans le cabinèt des

Princes, & ailleurs ; elle faisoit, quand je le désirois, des métamorphoses les plus étonnantes ; elle rendoit invisible, & me voituroit en moins de quinze minutes d'un bout du Pôle à l'autre ; il n'étoit point nécessaire avec elle de s'embarasser de cuisiniers, ni de pourvoyeurs ; dans quelque endroit qu'on se trouvât, il suffisoit de dire j'ai faim, & dans l'instant même on voyoit paroître une table abondante & délicatement servie ; désiroit-on boire du Bourgogne, du Champagne, du Sichès, de la Malvoisie, du Tocay, on étoit satisfait sur le champ ; d'ailleurs elle me fournissoit des bijoux, des diamans, des équipages, des habits, de l'or & de l'argent tant que j'en voulois ; en un mot, elle renfermoit en elle

seu-

Soleil, les plus précieuses qualités qu'on puisse attribuer aux plus merveilleuses baguettes de toutes les Fées, & de tous les Enchanteurs de l'Univers.

Si je n'avois point instruit cet Exempt des miraculeux effets de cette arme, ce n'étoit assurément par aucun motif de méfiance; mais les momens étoient chers, il faloit en profiter; & d'ailleurs il suffisoit qu'il en connût les propriétés, pour ce qui concernoit l'usage auquel je voulois qu'il l'employât.

Il s'en servit avec succès, & après avoir entièrement détruit l'armée de PHARNAX, il eut le bonheur d'arracher des bras de *Finquinos* la fille de notre Monarque. Mais cette infortunée Princesse ne doit guère s'en trouver mieux; car loin de la

remettre entre les mains du Roi & de la Reine, qui aimoient cette charmante fille avec toute la tendresse imaginable, ce Perfide en a été lui-même le ravisseur; & m'enlève, avec la Princesse, le précieux dépôt que je lui avois si généreusement confié. C'étoit le seul & unique bien que je possédâsse, & c'étoit posséder l'assemblage de toutes les richesses qu'on pouvoit désirer. Mais j'ai bientôt apris que ce Monstre d'ingratitude, par son indigne fuite, m'en privoit pour-jamais. Ainsi me voyant hors d'état de pouvoir subsister dans une Ville, je suis venuë me cacher dans ce Désert, à l'aide d'un ancien domestique, je veux dire d'un Dragon aîlé; qui dans l'heureux tems de ma puissance me

servoit par devoir ; mais qui n'ayant plus d'ordre à recevoir de moi, a bien voulu me rendre aujourd'hui ce petit service par déférence & par inclination. Je vous avouërai néanmoins, ajouta-t-elle, qu'il me reste encore quelques débris de mon ancien pouvoir : j'ai, par exemple, celui de faire beaucoup de mal. Mais triste ressource, dit-elle en levant les yeux au Ciel, puisque je ne prétens me servir de ce reste de puissance, que pour me venger du lâche Brigand qui m'outrage, si jamais il peut tomber entre mes mains. Je suis d'un âge à ne pas espérer desormais de grandes satisfactions dans le peu de jours qu'il me reste à vivre, aussi ne suis-je sensible qu'à celle-là. Je prierai continuellement les

Dieux, de ne point différer à me la procurer.

Le Roi de CAMPANIE étoit si transporté de son amour, & si troublé de l'état où se trouvoit réduite l'aimable PARSIAIRE, qu'il n'avoit point d'abord reconnu les traits de *Bonnasso*. Pour la Princesse, elle eût voulu dans le moment être bien loin avec son cher Prince, qu'elle n'eût pas beaucoup de peine à reconnoître pour l'Etranger dont il s'agissoit; elle frémissoit de la colère de leur Conductrice, elle étoit à demi-morte; mais elle fut sur le point d'expirer tout-à-fait, quand elle entendit le Prince FIDELE se déclarer lui-même.

Eh bien! ma bonne Dame, dit-il d'un ton ferme & assuré, songez à remercier les Dieux de leurs

leurs faveurs, ils vous ont exaucée. Je ne prétens point, continua-t-il, vous dérober votre victime, il faut vous la livrer, & je suis cet Etranger même que vous avez tant d'envie d'immoler à votre courroux: frapez, que rien ne vous arrête; mais en m'ôtant la vie, songez de grace que vous sacrifiez à vos ressentimens, un Prince beaucoup plus malheureux que criminel.

Qui, vous, repliqua-t-elle avec étonnement, vous seriez cet Inconnu dont la bonne mine enchantoit tout le monde? Je ne puis vous en croire. Je le suis néanmoins, repartit le Prince; je vous dirai même plus, continua-t-il en montrant la Princesse, voilà l'adorable Parfaite.

Oh!

Oh ! pour le coup, s'écria *Bonnasse*, si je ne vous prenois pour un insensé, je me fâcherois tout de bon, & je croirois que votre dessein seroit de m'insulter ou de me regarder comme une femme en démence, en voulant me persuader des choses si peu vraisemblables ; à-moins, dit-elle en souriant, qu'en vous voyant une figure aussi laide que la leur est aimable, vous n'ayez pris leurs noms par dérision : en ce cas, je n'ai rien à dire.

Je vai, repartit tristement le Prince, vous faire le détail de nos malheurs, & vous serez bientôt persuadée de la vérité de mes paroles. Alors il lui rapella l'offre obligeante qu'elle lui avoit fait de son souterrain, & lui raconta de suite toutes les

les particularités de la triste avanture qui venoit de leur arriver.

Je ne puis plus douter, répliqua *Bonnasse*, que vous ne soyez véritablement celui dont j'ai tant de sujèt de me plaindre; mais convenez que vous méritez bien les maux que vous éprouvez. Si vous eûssiez eu pour moi les égards qu'une reconnoissance légitime exigeoit de vous, vous n'eûssiez pas oublié si vite l'important service que je vous ai rendu, vous n'eûssiez point remis la Princesse en d'autres mains que dans les miennes; & vous ne seriez pas maintenant dans le cas où vous-vous trouvez. Mais l'ingratitude, ajouta-t-elle, est un crime dont le Ciel ne diffère presque jamais la punition. En effèt,

fet, non content de le châtier après le trépas, il commence ordinairement dès ce bas monde à se venger des Ingrats, par les catastrophes les plus cruelles & les moins attendues. Vous en faites, continua-t-elle, la triste expérience, & les autres en pâtissent avec vous.

Quant à ce qui me regarde, l'aveu de votre faute suffit pour me satisfaire; & la triste situation où je vous trouve réduit, a desarmé ma colère. Lorsque les Dieux ont daigné se charger du soin de nos vengeances, il y auroit de l'indiscrétion, & même de l'impiété à vouloir les porter plus loin qu'ils ne l'ont jugé à-propos; ainsi, lui dit-elle, je veux bien oublier le passé en faveur de l'avenir. J'ai encore trop bonne opinion de

vous, pour vous croire incorrigible; & loin de vous accabler de reproches, je veux bien vous promettre mes secours & mon amitié. Je plains infiniment les peines de cette aimable Princesse, dit-elle en regardant la fille du Roi des Macaries. Des malheurs qu'elle a si peu méritées, me touchent & m'intéressent. Mais il faut prendre patience, continua-t-elle, il y a un tems pour toutes choses. Le *Sort* actuellement s'obstine à vous persécuter, il faut céder avec constance à ses inévitables coups; il se peut faire que les malheurs que vous éprouvez aujourd'hui, soient des maux nécessaires pour vous dérober à des persécutions beaucoup plus cruelles. J'ai souvent vu de pareils exemples; ainsi fiez-

vous-

vous-en à mes conjectures, & croyez-en mon expérience. Je souhaiterois de tout mon cœur, poursuivit-elle, avoir la puissance de vous rendre à tous trois votre forme naturelle; mais je suis fâchée de vous dire que la chose n'est pas fort aisée; d'autant plus que les enchantemens qui sont faits par l'opération du pistolèt talismanique, ne peuvent être détruits que par le pistolèt même. Après tout, on ne doit jamais desespérer de rien, reposez-vous sur mes soins, & soyez persuadés que je ferai tous les efforts possibles pour adoucir vos infortunes, en attendant qu'on puisse trouver les moyens de réparer entièrement le tort qu'on vous a fait.

Cependant, mes Enfans, leur dit-elle avec bonté, vous ne pou-

pouvez subsister dans cette aride forêt, vous y seriez sans-cesse exposés aux injures de l'air, & à la cruauté des bêtes féroces ; ainsi je veux bien, par raport à vous, retourner dans mon souterrain, & vous y donner un azile jusqu'à ce que vous soyez en état de paroître devant le Roi des Macaries, qui très-certainement refuseroit avec raison de vous connoître dans l'état où vous êtes. Tous aplaudîrent au discours de la bienfaisante *Bonnasse*, & témoignèrent de leur mieux combien ils lui étoient obligés. Posez donc vos fardeaux à terre, leur dit-elle, & ne songeons maintenant qu'à partir.

A-peine eut-elle prononcé quelques paroles, qu'ils aperçurent proche d'eux un petit char,

char, attelé de quatre cignes d'une grandeur & d'une beauté étonnante. *Bonnaſſe* y monta la prémière, & plaça la Princeſſe auprès d'elle, le Roi de CAMPANIE & *Diſcrète* y furent auſſi fort à leur aiſe.

Les cignes fendirent l'air avec tant de rapidité, qu'on en perdoit, pour ainſi dire, la reſpiration: un quart-d'heure de trajèt les conduiſit au ſouterrain, quoique la forêt dont ils ſortoient, en fût extrêmement éloignée. Leur obligeante Hôteſſe les y reçut de ſon mieux, & ne tarda point à leur ſervir un repas aſſez frugal, mais propre & délicat; chaque mèts dans ſon eſpèce, étant auſſi bon qu'on pouvoit le déſirer.

En vérité, ce rafraîchiſſement leur étoit extrêmement néceſſaire;

cessaire ; car on doit avoir remarqué qu'ayant tant fatigué sans rien prendre, il faloit être aussi sobres, & porter la discrétion aussi loin qu'ils le faisoient, pour n'avoir pas cent fois crié famine. Enfin malgré leurs fatigues, leurs courses & leurs infortunes, ils eûssent sans doute poussé la politesse au point de ne se pas coucher, si la prévoyante *Bonnasse*, qui se doutoit bien sans consulter son grimoire, qu'ils devoient naturellement avoir besoin de repos, n'eût conduit la Princesse & *Discrète* dans une grotte charmante, où l'on avoit pratiqué des apartemens, que la propreté rendoit infiniment plus agréables, que n'auroit pu faire la magnificence la plus recherchée. Parfaite en fut extrêmement con-

contente, & le Roi de CAMPANIE n'eut pas lieu d'être moins satisfait du sien.

Qu'une semblable nuit est peu tranquile! & quelles réflexions nos Amans n'eurent-ils pas sujèt de faire sur les Grandeurs de ce Monde, & sur le peu de confiance qu'on doit donner au faux éclat qui les environnent! Ils éprouvoient, en un même jour, tous les maux ensemble que peuvent causer les plus cruelles vicissitudes de la Fortune; mais la chute du trône, ni la difformité de leurs corps, ne purent faire d'impression sur leur ame. Ils s'aimèrent sans s'être vus; & cette charmante sympathie s'étant fortifiée par le mérite qu'ils se connurent, rien ne fut capable de diminuër leur tendresse, & tout contribua à l'augmenter.

Le

Le jour paroîssoit à-peine, quand le Roi de Campanie se rendit aux portes de l'apartement de sa chère Princesse. *Discrète* lui ayant apris qu'elle étoit visible, il vînt respectueusement se mettre aux genoux de l'infortunée Parfaite, & lui demanda d'un air tendre & timide, si les réflexions qu'elle avoit faites pendant la nuit, n'avoient rien diminué des bontés dont elle avoit daigné le flater la veille.

Que vous êtes injuste, lui répondit-elle, & que vous me connoissez peu, si vous me croyez capable d'un changement si subit! Mais je n'en suis point surprise, ajouta-t-elle; car vous ne vous connoissez point vous-même, si vous craignez que les impressions que vous

faites puissent s'effacer si légèrement. Une pareille conversation ne finît pas si-tôt, ils la poussèrent aussi loin qu'elle pouvoit aller ; personne ne les interrompit, & l'amour y fut traité avec tout l'esprit & la délicatesse *possible. Ils* se jurèrent une fidélité inviolable, & se donnèrent mutuellement leur foi, aux conditions néanmoins, de la part de la Princesse, que leur mariage ne pourroit se faire, que lorsqu'elle en auroit obtenu la permission du Roi son père & celle de la Reine.

Mille flateuses idées les occupoient tout le long des jours. Enivrés pour ainsi dire du plaisir de s'aimer, & de pouvoir à tous momens se le dire, ils oublioient leurs maux, quelque réels qu'ils fûssent, pour se repaî-

paître d'espérances qui pouvoient être vaines.

Voilà quels sont ordinairement les effèts de l'Amour. Ce Dieu prétend toujours exercer un pouvoir despotique, & ne souffre jamais dans les cœurs dont il s'empare, de cause étrangère à celle qu'il y fait règner. L'Ambitieux cesse de l'être, quand deux beaux yeux l'ont assujetti, il n'est uniquement occupé que des charmes de celle qui l'enchante. Bien des Conquérans ont apris dans un même jour, l'infidélité d'un Objèt qu'ils adoroient, & la défaite de leur Armée. N'a-t-on pas vu ces foibles Monarques pleurer pendant des années entières l'inconstance de leurs Maîtresses, tandis-qu'ils paroîssoient insensibles à la per-

te d'une bataille qui exposoit leurs Couronnes à la merci de l'Ennemi, & décidoit totalement du malheur ou de la félicité de leurs Peuples?

Cependant la fidèle *Discrète*, qui étoit toujours témoin de leurs conversations, craignoit que sa chère Maîtresse n'eût engagé sa foi un peu légèrement. Elle convenoit à-la-vérité que ce Héros méritoit une préférence entière sur tout autre, par les charmes personnels dont il étoit pourvu. Mais, Madame, disoit-elle, sa naissance vous est-elle connuë, & ne songez-vous point que la main de l'Héritière du Royaume des Macaries ne peut être accordée qu'à un Souverain? Je sai, poursuivit-elle, qu'un Homme digne de l'être, est souvent pré-

fé-

férable à ceux qui le ſont. Mais l'ambition d'un Père, les intérêts d'un Etat, & les idées des Peuples, s'accordent rarement aux ſentimens délicats d'une Princeſſe éclairée, qui préfèrera toujours avec raiſon le mérite à la Royauté ; tandis-que les autres, aveuglés par l'éclat du diadême, adoreront les vices d'un Monarque, & mépriſeront les vertus ſolides d'un Héros que le Sort n'aura pas couronné.

Hélas ! s'écria la Princeſſe PARFAITE, les Deſtins ſeroient injuſtes, s'ils eûſſent refuſé de joindre le ſceptre à toutes les merveilleuſes perfections dont la nature l'a comblé. Mais ta frayeur eſt vaine, ma chère *Diſcrète* ; & quand même j'aurois pu oublier les paroles de la Fée *Prevenante*, de ſecrèts

pressentimens m'assurent que mon cœur ne peut se tromper dans le choix qui le détermine. La majesté royale est trop bien imprimée sur le front de ce généreux Vainqueur, pour qu'on en puisse méconnoître le caractère; & ce Héros, que le Sort tirannise, n'a pas besoin d'assurer qu'il est Roi pour le persuader ; son air noble, sa valeur & ses actions le démentiroient, s'il ôsoit dire le contraire.

Comme elle achevoit ce discours, le Roi de CAMPANIE vint les joindre , & la conversation roula sur l'instabilité de la Fortune. Je ne me plaindrois d'elle que légèrement, disoit le Prince à son adorable Maîtresse , si j'étois le seul qu'elle accablât : mais puis-je sans expirer, vous voir devenir la victi-

me

me innocente de cette bizarre Déesse ? Pour moi, continua-t-il tristement, je suis depuis longtems en bute à tous ses traits ; mais ce sont ici de ces coups que je lui pardonnerois le plus volontiers, si elle ne vous les faisoit point partager.

La Princesse répondit sur cela quantité de jolies choses. Mais, Seigneur, ajouta-t-elle, si vous prenez tant d'intérêt en ce qui me regarde, pensez-vous que j'aye moins de sensibilité pour ce qui vous touche ? Il y a, dites-vous, longtems que vous êtes en bute aux caprices de la Fortune : si je ne craignois de renouveller des douleurs qui vous sont peut-être trop sensibles, je vous prierois de vouloir bien m'en faire le détail ; on trouve quelque-

fois du soulagement à raconter ses disgraces, & la part que vous m'y verriez prendre, en adouciroit peut-être une partie de l'amertume.

Vos prières, divine PARFAITE, sont des ordres absolus pour moi, repliqua le Roi de CAMPANIE. Je vai, continua-t-il, vous aprendre des choses qui vous surprendront; & vous verrez que vous avez dans les évènemens qui me sont arrivés, plus de part que vous ne pensez. Alors le Prince commenmença son récit en ces termes.

HIS-

HISTOIRE DU ROI DE CAMPANIE.

PHOCICAS, Roi de Campanie, est le Prince auquel je dois le jour. On me nomma FIDELE, & je suis resté le seul & unique fruit du mariage qu'il contracta avec une des plus sages & des plus aimables Princesses de la Terre. Ils s'aimoient avec toute la tendresse imaginable; mais les plus tendres amours ne sont pas toujours les plus heureux. La Reine, cinq ou six ans après m'avoir mis au monde, devint encéinte, & sa couche lui couta la vie au printems de son âge. La Princesse à laquelle el-

elle donna le jour, eut le malheur, au moment même de sa naîssance, d'expier par son trépas le crime involontaire qu'elle commettoit, en causant innocemment la mort d'une si vertueuse mère.

PHOCICAS fut si sensiblement touché de cette perte irréparable, que la vie lui devint à charge. Rien n'étoit capable de soulager sa douleur. Ses amusemens qui l'avoient autrefois flaté, n'avoient plus de charmes pour lui. Sa Cour même lui parut si ennuyeuse depuis qu'il n'y voyoit plus sa charmante Epouse, qu'il résolut de s'en éloigner.

Pour cet effet il abandonna le soin de son Royaume à un fidèle Ministre, & me faisant conduire avec lui dans une Pro-

Province aſſez éloignée de ſes Etats, il vint joindre ſes larmes & ſes regrèts à ceux d'un de ſes Amis, que la bizarrerie de la Fortune venoit de précipiter du Trône.

Cet infortuné Monarque, que l'on nommoit HORCAN, avoit un *fils* unique, apellé RODOMONT; il pouvoit avoir cinq à ſix ans, & je penſe, qu'à quelques mois près, nous étions de même âge, mais jamais de mêmes ſentimens; nos inclinations & nos façons de penſer étoient ſi différentes, qu'il étoit preſque impoſſible de nous accorder enſemble.

Cependant l'Uſurpateur qui avoit détrôné HORCAN, non content de s'être emparé de ſes Etats, en vouloit encore à ſes jours, & faiſoit ſans-ceſſe quel-

que nouvelle tentative pour surprendre cet infortuné Monarque, & se saisir de sa personne.

Un jour qu'on m'avoit conduit dans un lieu agréable & frais, & que j'y goûtois tranquilement le plaisir de n'être point avec RODOMONT, six hommes avantageusement montés fondirent tout-à-coup sur nous, & m'enlevèrent malgré mes cris & ceux de ma Gouvernante, qui pour-lors étoit seule avec moi. Ils ne furent point longtems sans s'éloigner; & croyant tenir entre leurs mains le fils d'HORCAN, ils me remirent bientôt dans celles de leur Tiran, qui me fit cacher avec soin, & fit publier partout qu'on lui avoit livré le Prince RODOMONT, & qu'il

l'avoit

l'avoit fait mettre à mort. Son dessein étoit de détruire par-là l'espoir de quelques fidèles Sujèts, qui se flatoient encore de pouvoir un jour rétablir sur le trône le sang de leur véritable Monarque.

Cette terrible nouvelle pensa couter la vie au Roi mon père. Après la perte de sa chère Epouse, je faisois son unique consolation; aussi son courroux n'eut-il point de bornes. Il jura de punir ce forfait par une sanglante vengeance, & promit à son Ami de ne rien négliger pour le rétablir sur le trône de ses Ancêtres; & croyant effectivement n'avoir plus de fils, il adopta dès ce moment le jeune Rodomont, & le déclara héritier de son Royaume.

Phocicas voulant au plutôt

exécuter ses projèts qu'il venoit de former, revint dans ses Etats avec le jeune Prince qu'il avoit choisi pour lui succéder. Il fit une grande levée de troupes, & combattit vigoureusement le Tiran. Cette guerre dura plusieurs années, sans qu'aucun des deux Partis pût se vanter d'avoir remporté de grands avantages sur l'autre. Enfin l'Usurpateur perdit une bataille assez considérable, & fatigué d'une guerre si longue & si cruelle, il fit dire à mon père que moyennant une paix solide & durable, il étoit prêt de me remettre sain & sauf entre ses mains. Il ajouta que la politique l'ayant engagé de publier la mort de l'enfant qu'on lui avoit livré pour le fils d'HORCAN, il avoit cru qu'il étoit

étoit de son honneur de ne s'en point dédire ; mais qu'il s'étoit contenté de le faire cacher & conserver soigneusement, le regardant comme un ôtage qui pourroit lui servir au besoin. Il est inutile de raconter ici tous les transports de joie que mon père ressentit, quand il aprit une nouvelle si agréable & si peu attenduë. Je ne vous raporterai point non-plus les conditions qui furent faites ou proposées. Il suffit de savoir que la paix fut concluë, & que je fus heureusement remis entre les mains de PHOCICAS. La mort d'HORCAN, qui arriva quelque tems avant ce traité, fut moins sensible au Prince son fils, que mon retour dans les Etats de mon père. RODOMONT fut comme un desespéré,

ré, quand il aprit que je respirois; il se voyoit par-là non seulement déchu de tous les droits qu'il avoit sur la succession de PHOCICAS, mais il avoit encore le chagrin de me voir devenir le sçeau d'une paix qui lui ôtoit pour jamais toute espérance de remonter sur le trône de ses Ayeux.

Cependant il eut assez de politique pour dissimuler son ressentiment & sa haine; il témoigna même quelque joie en me revoyant. PHOCICAS l'en aima davantage; & si une mort inopinée ne m'eût enlevé ce tendre père, sans lui donner le tems de disposer de ses dernières volontés, il est certain que le fils d'HORCAN eût eu assez de part dans sa succession pour être satisfait de sa générosité.

Ce

Ce coup, auquel je ne m'attendois pas, me couta bien des larmes. Je n'étois occupé que de ma douleur, lorsque différens cris firent de toutes parts retentir mon Palais ; & quoiqu'après la perte que je venois de faire, je fûsse presque insensible à tous les évènemens qui pouvoient arriver, je ne crus pas néanmoins pouvoir me dispenser de m'informer de la cause d'un tumulte si subit, afin de rémédier promtement au desordre.

Je ne restai pas longtems sans être éclairci. A-peine eus-je fait ouvrir la croisée d'un balcon, dont la vuë donnoit sur la principale cour de mon Palais, que j'aperçus le Prince RODOMONT, qui venoit à la tête d'un nombre infini de revol-

voltés, pour s'emparer d'un trône qu'il prétendoit remplir plus dignement que moi. RODOMONT étoit le Prince du monde le moins digne de l'être; ses inclinations ne le portoient qu'aux vices les plus détestés. Le Ciel, qui voulut sans-doute lui faire porter sur sa figure des traits qui dénotâssent la noirceur de son ame, lui avoit donné un phisionomie si hideuse, qu'il étoit aisé de lire dans ses yeux tous les crimes dont il étoit capable.

Enfin ce Prince si peu digne de vivre, secondé par quantité de misérables, gagnés par promesses ou par artifice, réüssit dans son entreprise; & après avoir fait un massacre de ceux qui s'étoient rangés de mon coté, je restai presque seul, & j'eus

j'eus le malheur de tomber entre ses mains. Si-tôt que ce nouveau Tiran se fût fait proclamer Roi de Campanie, il me fit conduire dans une Ile déserte. Les malheureux qui furent employés à l'exécution d'un ordre si cruel, s'en aquitèrent avec toute la barbarie dont ces sortes de gens peuvent être capables. Enfin je ne descendis du trône où je venois de monter, que pour me voir charger de chaînes; & je ne fus arraché de mon Palais, que pour être précipité dans un fond de calle, dont l'infection & l'obscurité suffiroient pour punir les hommes même les plus criminels.

Quelques biscuits moisis & plus durs que la pierre, joints à une cruche d'eau que la puan-

puanteur & la corruption avoient changée en vers, furent les ſeuls alimens qu'on me préſenta. Au bout de quinze jours de navigation, ces inhumains, qui étoient au nombre de trente, deſcendirent pour la première fois dans cette effroyable demeure, & vinrent m'annoncer mon arrivée au lieu de ma deſtination. Ils m'avoient chargé de tant de fers, qu'ils furent contraints de me porter à terre.

Ces ſatellites craignoient ſans-doute de ſuccomber ſous mes coups, s'ils me rendoient la liberté de pouvoir agir. Ils tinrent conſeil entr'eux ; pluſieurs opinèrent à me donner la mort, ſelon l'ordre qu'ils en avoient reçu de leur Tiran ; mais le plus grand nombre, plus

plus cruel encore que les autres, fut d'avis qu'on me débarassât seulement des chaînes que j'avois aux mains, & qu'on me laissât aux piés les fers dont ils étoient chargés, étant convaincus que mon suplice en seroit plus long & plus affreux; puisqu'ils me laissoient sans alimens, & dans un état à n'en pouvoir chercher. Cette décision fut suivie à la lettre. Ces scélérats remirent à la voile, & me laissèrent dans une situation que l'expression ne peut rendre, & que l'imagination même ne démontre qu'imparfaitement.

Je l'avouë à ma honte, un abandon général de moi-même me rendit presque insensible aux horreurs qui me menaçoient; je faisois des réflexions sur l'aveuglement de RODOMONT,

MONT, & je redoutois pour lui les vengeances céleſtes, qui ne manquent jamais de précipiter l'ambitieux dans l'abîme qu'il s'eſt creuſé lui-même.

Telles étoient les idées auxquelles je me livrois tout entier, quand j'entendis autour de moi le ſifflement affreux d'un nombre prodigieux de ſerpens d'une grandeur & d'une groſſeur énorme; je tournai la tête, & j'aperçus en même tems toutes les plus affreuſes eſpèces d'animaux que la nature ait pu former. Les crapeaux, les aſpics, les couleuvres, les vipères, les baſilics, les penthères, les dragons, les crocodiles, étoient les ſeuls habitans de l'Ile *Envenimée*, c'étoit le nom qu'on lui donnoit.

Je remarquois avec une ſurpriſe

prise extrême, que tous ces différens reptiles me regardoient avec attention, sans ôser m'aprocher. En effèt, ces animaux avoient fait un cerçle autour de moi, ils me dévoroient des yeux, & témoignoient un désir ardent de me faire un mauvais parti; mais malgré les efforts qu'ils faisoient pour me joindre, il sembloit qu'une puissance supérieure les retînt, & leur ôtât le pouvoir d'avancer.

Que craignez-vous, leur disois-je, & pourquoi rencontraije parmi vous des égards que mes propres Sujèts n'ont point eus pour moi? Seriez-vous moins barbares qu'eux? Mais non, je me trompe, vous êtes encore mille fois plus cruels que tous les animaux de votre espè-

espèce ; puisque vous différez à me donner une mort, qui, dans la situation où je suis, seroit le plus grand bien qu'on me pût procurer. Alors je gardai le silence, & ma surprise fut extrême, quand j'entendis dans cet affreux Désert une parfaitement belle voix, qui chanta ces paroles :

Pour goûter d'un vrai bien les douceurs & les charmes,
Souvent il faut du Sort essuyer la rigueur.
Plus le Prince FIDELE *éprouvera d'alarmes,*
Mieux il ressentira le prix de son bonheur.

Eh ! quel bonheur puis-je espérer ? m'écriai-je avec vivacité : la mort est le seul bien que j'im-

j'implore, elle seule est capable de terminer les horreurs que j'éprouve.

Il n'est pas encore tems de finir des jours auxquels je m'intéresse, repartit obligeamment une Dáme qui parut à mes yeux. Le respect que m'inspira cette aimable Inconnuë, me fit faire quelques efforts pour me lever; mais les fers que j'avois aux piés, ne me le permirent pas. Demeurez comme vous êtes, me dit cette charmante Personne, & prêtez seulement pour quelque tems une oreille attentive au discours que je vai vous tenir.

Je suis Fée, poursuivit-elle, ainsi vous ne devez pas douter que je ne sache parfaitement la trahison de vos Sujèts, & les exécrables forfaits de l'ambi-

tieux RODOMONT. Je sai de-plus, qu'il ne jouïra pas toujours des fruits qu'il a prétendu recueillir de son crime; & quand même les Dieux ne s'en réserveroient pas une vengeance exemplaire, les Hommes, quelque dépravés qu'ils soient aujourd'hui, se sentiroient forcés par une puissance secrette de se liguer ensemble pour le punir.

Le Ciel met tout dans la balance,
Et quand il a porté son dernier jugement,
Ses arrêts n'ont jamais trouvé de résistance.
Le mortel vertueux reçoit sa récompense,
Le mortel vicieux reçoit son châtiment.

Mon-

Montrez, Prince, poursuivit-elle, de la patience à suporter vos malheurs ; ne vous laissez point honteusement abattre sous le poids de vos disgraces; les maux que nous n'avons point mérités, ne doivent point toucher notre ame. Songez, ajoutoit-elle, que l'infortune & l'adversité font mieux connoître les Grands Hommes, que l'opulence & les succès les plus prodigieux. La prospérité les couvre d'un masque éblouïssant, au-travers duquel on ne peut pénétrer ; mais celui qui se trouve dépouillé & dénué de tout, se montre tel qu'il est, & pour-lors le bon ou le mauvais usage qu'il fait de son indigence décide entièrement de sa réputation, en le faisant connoître pour un véritable Héros, ou

pour un homme qui n'est pas fait pour l'être.

Ce discours fini, la Fée me débarassa de mes chaînes, & voulut bien m'aprendre que de tout tems elle avoit été des intimes amies de ma famille, surtout de la feüe Reine ma mère; & que sensible aux malheurs qui me menaçoient, elle m'avoit suivi pour empêcher que je ne devînsse la pâture des insectes venimeux dont cette Ile étoit si peuplée.

Mais fuyez, ajouta-t-elle, ce séjour dangereux, où malgré ma puissance vous ne serez point en sureté. Je pourrois à la vérité vous garantir de la piqûre & de la dent de ces épouvantables animaux, mais vous avez quelque chose à craindre de bien plus terrible. C'est ici, con-

continua-t-elle, le rendez-vous des Fées malfaiſantes, c'eſt ici qu'elles viennent chercher les affreux poiſons dont elles ont coutume de ſe ſervir, quand il s'agit de ſatisfaire leur malignité, ou d'aſſouvir la cruauté de leurs vengeances. Il s'en trouve parmi elles quelques-unes, dont la puiſſance s'étend plus loin que la mienne; ainſi malgré la bonne volonté que j'ai pour vous, tout mon pouvoir ne ſeroit pas capable de vous ſouſtraire aux maux qu'elles auroient entrepris de vous faire ſouffrir.

Il viendra un tems, ajouta-t-elle, où mon autorité deviendra fort ſupérieure à la leur, mais j'ignore ſur cela les decrets du Deſtin. Contentez-vous toujours de ce que je puis mainte-

tenant, en attendant que je puisse, en des tems plus heureux, vous prouver plus essentiellement mon estime & mon affection. Suivez-moi, me dit-elle avec bonté, & quitez au plus vite des bords si dangereux. J'obéïs sans repliquer, & je suivis mon obligeante Conductrice, qui me mena sur les bords de la mèr.

Si-tôt que nous y fûmes arrivés, elle tira de sa poche une petite baguette, dont elle frapa quelques coups sur le sable; & je vis alors, avec un étonnement dont vous pouvez juger, un fort joli Vaisseau, bien gréyé & bien fourni de tout ce qui lui étoit nécessaire. Elle me fit ensuite présent d'une petite boëte d'or garnie de diamans, qui renfermoit une certaine quantité

tité d'anis de la grosseur d'un pois.

Ménagez bien précieusement ceci, me dit-elle, & gardez-vous d'en manger, à-moins que vous ne vous sentiez un extrême besoin de force ou de nourriture. Adieu, Prince, poursuivit-elle, il est tems de nous séparer; surtout je vous recommande de subir avec soumission l'ordre fatal de vos destinées, qui peut-être vous feront faire plus d'un naufrage avant de vous conduire au port. Laissez-vous aller au gré de la mèr & des vents. Il ne m'est pas permis de vous en dire davantage, ni de vous indiquer un lieu qui puisse vous servir d'azile, c'est au sort à décider de votre fortune; mais soyez convaincu que vous trouverez toujours la Fée

Prevenante disposée à vous rendre tous les services qui dépendront d'elle.

Dans le tems que je me préparois à lui faire mes remercimens, l'obligeante Fée disparut avec tant de précipitation, qu'elle ne me donna pas le tems d'exprimer une partie de ma reconnoissance.

Je montai aussi-tôt le Vaisseau, qui de lui-même ne tarda guère à quiter les bords de cette Ile épouvantable. Ce fut alors que les réflexions desagréables qu'occasionnoient tant de différentes avantures, s'emparèrent de mon esprit. Dans quel état suis-je, dis-je en moi-même! Au lieu de me voir tranquilement assis sur le trône de mes pères, je me trouve réduit à parcourir des mers qui me

font

font inconnuës, sans avoir aucun but, sans pouvoir tenir de route assurée, & sans ôser me flater de trouver un azile. Je ne me vois délivré des horreurs qui me menaçoient dans l'Ile Envenimée, que pour en éprouver peut-être de plus cruelles, en devenant la proie des Ogres & des Antropophages.

Cependant le Vaisseau fendoit l'onde avec un vitesse incroyable, la mer étoit tranquile & pacifique; mais l'inconstance lui est trop naturelle, pour rester longtems dans une même assiette. Les doux Zéphirs disparurent, & cédèrent la place à un épouvantable ouragan; le Soleil fut obscurci par des nuées si épaisses, que les plus affreuses ténèbres dissipèrent entièrement la clarté du jour. On ne

pouvoit distinguer le Ciel d'avec la Mèr, qu'à la pâle lueur des éclairs, qui paroîssoient avoir embrasé cet élément; & mille tonnerres, qui tout-à-la-fois se faisoient entendre, sembloient menacer le Monde d'une ruine totale.

Le Vaisseau, quoique petit, étoit construit de façon qu'il résistoit à-merveille aux secousses violentes des vagues; les foudres qui tomboient sur les mâts, ne pouvoient entamer ni embraser le bois dont ils étoient fabriqués. Mais enfin, ayant longtems lutté contre la tempête, l'esquif vint de lui-même échouër sur le rivage. J'en sortis au plus vite pour reconnoître les lieux; mais à-peine eus-je touché la terre, que je vis avec douleur mon Vaisseau disparoître & s'englou-

gloutir dans le sein de l'humide plaine. Où suis-je, m'écriai-je, & quelles nouvelles disgraces la Fortune me prépare-t-elle! Mais avançons, poursuivis-je, & sachons du-moins dans quel climat je suis.

Arrête, téméraire! interrompit d'une voix formidable une grande Femme, qui sortit d'un arbre, qui venoit de s'ouvrir pour lui donner passage. Qui te rend assez hardi; me dit-elle, pour entrer sans ma permission dans l'Ile des Trésors, dont je suis souveraine? Prétens-tu, foible mortel, prétens-tu me les enlever de force?

Hélas! puissante Fée, répondis-je le plus poliment qu'il me fut possible, car je vis bien que c'en étoit une, je ne suis point venu dans le dessein de vous

déplaître, ni de vous enlever des biens pour lesquels je ne me suis jamais senti de sensibilité ; je suis contraint de céder au Sort qui me poursuit, & depuis très-longtems j'éprouve, sans savoir pour quel crime, des persécutions qui jusqu'à-présent avoient semblé respecter les Princes mêmes les plus détestés, & les Sujets les plus coupables. Je lui détaillai tout de suite mon détrônement, & mon exil dans l'Ile Envenimée. Je n'oubliai pas de lui raconter les obligations que j'avois à la Fée *Prevenante*. Ainsi je me flate, continuai-je, que sensible aux malheurs qui accablent un Prince infortuné, vos bontés l'aideront. Ne te flate de rien, interrompit d'un ton acariâtre l'inflexible *Griffonne*, c'étoit le nom qu'elle por-

toit.

toit. Il me suffit, ajouta-t-elle, que la Fée *Prevenante*, ma plus cruelle ennemie, te protége, pour que tu te ressentes de la haine implacable que mon cœur conserve contr'elle: & pour t'en faire voir les effets d'une maniére plus sensible, je vai dès cet instant te faire conduire dans un lieu où je pense que sa bonne volonté te deviendra fort inutile; puisque malgré toute sa science, je doute qu'il lui soit possible de t'y secourir, à-moins qu'elle n'ait l'habileté de saisir une certaine occasion qui se présentera; mais il faudroit qu'elle prît son téms bien juste, pour pouvoir en profiter. Ayant dit ces paroles, elle donna un coup de sifflet, & fit paroître deux effroyables Gnômes, qui s'étant emparés de mes piés,

me traînèrent la face contre terre dans un lieu souterrain, où la cruelle *Griffonne* avoit fait construire avec un soin infini toutes les machines & les différentes tortures qu'on peut employer pour tourmenter les mortels, & commettre les inhumanités les plus détestables. La description de cette infernale demeure demanderoit un volume entier, si l'on entreprenoit d'en détailler les particularités : il suffit de savoir que les murs, le parquèt & le plat-fond étoient de fèr, tout hérissé de pointes d'acier fort aiguës.

J'avois pour toute compagnie d'effroyables Monstres, qui rampoient près de moi ; mais l'espèce même ne m'en étoit pas connuë. Il y en avoit un entr'autres, dont les yeux, sembla-

blables à de groſſes émeraudes, répandoient une clarté verdâtre, qui eût été capable d'épouvanter les Enchanteurs & les Génies mêmes les plus déterminés. Ce Monſtre hideux s'aprochoit de moi, comme s'il eût voulu me contempler à ſon aiſe; & quand il m'avoit ſuffiſamment examiné face à face, ſon épouvantable gueule m'exhaloit au viſage de bouillans tourbillons d'une flâme ſulphurée, qui pendant des heures entières me privoient de la reſpiration, ne me laiſſant que le tems de recouvrer l'uſage de mes ſens pour recommencer cet effrayant manège.

J'étois réellement près de ſuccomber. Déjà une foibleſſe mortelle m'annonçoit les aproches du trépas, quand je me reſſouvins

vins de la boëte d'or dont la Fée *Prevenante* m'avoit fait présent. Je l'ouvris avec précipitation, & avalai sur le champ quelques-uns de ces précieux anis, dont je ne connoissois pas encore toute la vertu. A-peine les eus-je portés à la bouche, que je me trouvai tout différent de ce que j'étois ; je me sentis une vigueur surnaturelle, & me jettant avec impétuosité sur le redoutable Animal qui me harceloit depuis si longtems, nous-nous colitâmes avec fureur, & jamais de la vie on ne vit peut-être un combat plus affreux & plus opiniâtre. Cette horrible Bête joignoit l'agilité du Tigre à la grandeur de l'Eléphant ; je ne pouvois venir à bout de le terrasser. Tous les autres Monstres s'étant mis de la partie, étoient

étoient prêts de remporter sur moi une victoire complette, si en me débattant, je n'eusse eu le bonheur de trouver un moment pour avaler les dragées secourables qui me restoient. Rien alors ne fut capable de résister à l'effort de mon bras; j'étouffai l'un entre mes mains, j'écartelai l'autre; en un mot, aucun ne fut épargné, tous furent mis à mort. Encouragé par un si prodigieux succès, & me sentant une force extrêmement supérieure, je donnai un si furieux coup contre les murs de fèr dont j'étois entouré, que j'en abatis la plus grande partie, & causai un ébranlement terrible à tout le reste du souterrain. Vous jugez bien que je ne différai guère à profiter du passage que je venois

de

de m'ouvrir, contre toute espérance.

A peine fus-je sorti de ce ténébreux manoir, que j'entrai de plein pié dans un Palais, où je vis avec une admiration inouïe des choses si précieuses & si rares, que je conviendrai toujours que l'imagination la plus vive ne peut représenter rien qui en aproche. Que de magnificences, Grands Dieux! disois-je tout étonné. Puis-je croire que la Terre soit assez féconde pour produire tant de différens chef-d'œuvres! C'est assurément avec justice que la Fée *Griffonne* se fait apeller la Reine des Trésors. Mais les Dieux ne sont-ils pas injustes, de laisser entre les mains d'une si détestable Mégère, des choses qui ne devroient servir qu'à pa-

parer leurs Autels? En effèt, tout y étoit d'une richesse étonnante; mais ce qui me parut le plus surprenant, ce fut de voir dans les Jardins un long & large canal rempli d'or potable, & revétu par-tout de diamans, dont la grandeur de chaque pierre avoit pour le moins huit piés cubes. Il étoit flanqué de quantité de grands bassins, dont l'un étoit plein de rubis dissous, l'autre de topases; on en voyoit d'émeraudes, de turquoises, d'amétistes; en un mot, il y en avoit de toute espèce & de toutes les différentes couleurs, qui peuvent par leur mêlange contribuër au plaisir de la vuë.

Jugez de l'éclat merveilleux que ces riches bassins devoient réfléchir, quand les rayons du So-

Soleil venoient à donner sur des ondes si transparentes, & qu'elles étoient un peu agitées par l'agréable soufle des Zéphirs.

Cependant je parcourois insensiblement tous les superbes bosquets de ces délicieux Jardins, quand je me sentis tout-à-coup accablé de fatigue, & dévoré d'une brûlante soif. Un gazon parsemé des fleurs les plus rares & plus odoriférantes, me convia de prendre un peu de repos ; & un arbre chargé des plus beaux fruits du monde, sembloit pancher ses branches à dessein de m'offrir des rafraîchissemens.

Je faisois de sérieuses réflexions sur les risques que je courois en restant ainsi chez mon ennemie, qui, selon toutes les apa-

aparences, ne devoit pas manquer d'employer les plus infernales rubriques de son Art, pour venger la destruction de son souterrain, & la mort des ministres de sa cruauté. J'étois même extrêmement surpris de la tranquilité dont elle me laissoit jouïr; mais je n'en ignorai pas longtems les véritables causes. Ma soif cependant augmentoit de telle sorte, que je ne pouvois présque plus la suporter; mais la prudence ne me permettoit pas de manger d'un fruit dont je ne connoissois ni la vertu ni la qualité; j'avois d'ailleurs de fortes raisons de me tenir exactement sur mes gardes, dans un lieu où je venois d'éprouver qu'on ne me vouloit pas de bien. Enfin, j'étois dans la plus grande perplexité

du

du monde, quand j'entendis une voix qui m'adressa ces paroles.

Prince, tu peux te satisfaire.
Pour éteindre ta soif ce fruit est salutaire,
Ses effèts sont miraculeux.
Dans son noyau mistérieux,
Tu verras le portrait d'une jeune Princesse,
Dont la possession comblera tous tes vœux.
Ne refuse donc point ton cœur à la tendresse,
L'amour seul peut te rendre heureux.

Un motif de curiosité agît plus puissamment sur moi, que le besoin où j'étois de me désaltérer. Je cueillis avec précipita-

pitation un de ces beaux fruits. Mais que devins-je, Grands Dieux! quand je trouvai que son noyau renfermoit effectivement le portrait de la plus charmante personne de l'Univers. Au même instant, l'amour le plus tendre s'empara de mon ame, & porta dans mon cœur un feu qui dissipa bien vite les froideurs de l'indifférence dont jusqu'alors il avoit été rempli.

Vous jugez bien, adorable PARFAITE, dit le Roi de CAMPANIE en s'interrompant lui-même, qu'il n'y a point de portrait au monde digne d'un semblable éloge, s'il ne vous représente. En effet, c'étoit le vôtre. La Princesse rougit, & sans rien témoigner de ce qui se passoit dans le fond de son ame, elle sut bon gré au Prince d'avoir

voir détruit par cette parenthèse le dépit secret qu'elle avoit déjà conçu contre un portrait qu'il venoit de vanter d'un air si passionné. Elle en écouta plus tranquilement qu'elle n'eût fait, le reste de l'Histoire du Roi de Campanie, qu'il continua de cette sorte.

Après avoir longtems contemplé tous les traits de cette merveilleuse Beauté, je ne songeai plus qu'à trouver les moyens de m'instruire plus amplement du sort d'une Princesse, dont je sentois que dépendoit tout le bonheur de ma vie. Je crus pour cet effet ne pouvoir mieux m'adresser, qu'à la personne qui venoit de me parler. Je la cherchois sans la rencontrer, & mes perquisitions eûssent sans doute été vaines,

si la même voix n'eût repris la parole pour me dire :

GRIFONNE *te laisse le maître*
D'habiter ces aimables lieux ;
Bientôt à tes regards elle y fera paroître
Le digne Objèt de tous tes vœux.
A ses généreux traits on doit la reconnoître.
Elle n'attire ici d'illustres malheureux,
Que pour partager avec eux
Tout le plaisir qu'ils ont, quand ils cessent de l'être.

Un si promt changement dans le caractère de *Griffonne* me parut étonnant. Je l'attribuois aux bontés de quelque

favorable Déesse, & je me figurois en effet que c'en étoit une qui venoit de me parler. Dans cette idée, je me levai avec précipitation, & ne balançai point à mettre un genou en terre, pour la remercier de l'heureux succès qu'elle daignoit promettre à ma flamme. Mais jugez de ma surprise, quand au lieu de trouver une Beauté céleste, je ne vis sur le haut de l'arbre qui produisoit de si beaux fruits, qu'une affreuse Chouëtte. C'étoit cette prétenduë Divinité qui venoit de me parler. Sa vuë me fit frémir, je craignis qu'on ne me tendît quelque piège; & me rapellant le son de sa voix, je crus reconnoître celle de la barbare *Griffonne*. J'eus honte de ma méprise; & pour en

faire aux Dieux une réparation convenable, je leur demandai humblement pardon de la vanité que j'avois euë de penser qu'ils prissent assez d'intérêt en ce qui me regardoit, pour daigner se manifester, & entrer avec moi dans un détail si familier. Je la regardai avec indignation, & reservai mon culte pour de meilleures occasions.

La Chouëtte s'en apperçut, & le feu dont ses yeux étincellèrent, me fit assez juger de l'excès de son dépit; mais elle entra dans une fureur à ne se plus connoître, quand elle aperçut à vingt pas de moi un petit Mouton blanc qui venoit me joindre. Elle s'enfuyt aussitôt, en poussant des cris si aigus & si effroyables, que les

arbres se déracinèrent ; les fruits, par un effèt que je ne concevois point, se détachèrent d'eux-mêmes, & tombèrent en pourriture. Les gazons si parsemés de fleurs se desséchèrent, la terre trembla, & s'ouvrit pour engloutir ce majestueux Palais, dont la beauté & la délicatesse de l'architecture avoient fait & faisoient encore le sujèt de mon admiration. Les autres magnificences de ces superbes lieux s'anéantirent, la clarté disparut, & d'affreuses ténèbres s'emparèrent d'un séjour, qui un moment auparavant sembloit être par son éclat le Palais de l'Aurore, ou plutôt celui du Soleil.

J'eusse longtems ignoré la cause d'un changement si subit,

si le Mouton qui m'étoit venu trouver n'eût pris le soin de m'en instruire. Prince, me dit-il, sui-moi, & te sauve promtement d'un des plus grands périls où tu puisses jamais te voir exposé.

Hélas ! m'écriai-je douloureusement, comment me déterminer à sortir de ces lieux ? Non, charmant Mouton, je ne le ferai point ; & dûssai-je périr, il faut que j'y demeure, puisque j'y dois trouver le seul Objèt qui peut encore m'attacher à la vie.

Que je plaindrois ton aveuglement, repliqua le Mouton, si je ne savois les moyens de le détruire ! Quoi ! Prince, continua-t-il, tu ne peux distinguer les supercheries de la perfide *Griffonne*, d'avec les bontés

de la Fée *Prevenante.* Reconnois-moi, me dit-elle, & à l'instant même elle parut sous sa forme ordinaire. Quelle heureuse surprise pour moi, de trouver si à propos cette puissante protectrice! Hélas! divine Fée, m'écriai-je, que votre secours me sera nécessaire, si vous pouvez me donner des nouvelles de la Princesse que j'adore! Mais non; je suis plus malheureux que jamais, & la cruelle *Griffonne*, pour rendre mes peines éternelles, m'a sans doute fait voir le portrait d'une Beauté imaginaire, dont je suis devenu l'homme du monde le plus amoureux; je porterai sans cesse dans mon cœur l'instrument de mon suplice; & mon sort maintenant sera de [illegible] cou-

courir sans espoir après une adorable chimère.

La secourable *Prevenante* m'interrompit, pour me faire de cruels reproches. Que vous profitez peu, me dit-elle, des leçons que je vous ai données! Quoi! vous livrerez-vous toujours à d'éternelles alarmes, & vous défierez-vous sans-cesse du secours & de la protection des Dieux, dans le tems même qu'ils daignent vous combler de leurs plus éclatantes faveurs? Oui, Prince, l'Objet que vous adorez existe; son esprit, sa vertu sont supérieurs à sa Beauté, autant que ses attraits surpassent le portrait que vous en avez vu. La rusée *Griffonne*, contrainte d'employer l'artifice pour vous tenir dans ses lacs, a cru ne pouvoir plus su-

ſurement réüſſir dans ſon projèt, qu'en vous donnant de l'amour pour la plus charmante Princeſſe de l'Univers ; & voici le motif qui l'empêchoit d'agir à force ouverte.

Il faut que vous ſachiez que, toutes Fées que nous ſoyons, nous ne laiſſons pas dans nôtre métier d'avoir quantité de deſagrémens. Il y en a parmi nous qui n'uſent de la ſupériorité de leur Art, que pour être le fléau des autres. Car, continua-t-elle, je veux bien rendre juſtice à notre Sexe, il eſt difficile que des Femmes, qui naturellement ſont portées aux tracaſſeries pour les plus petites choſes, n'ayent pas enſemble des démêlés affreux, quand il s'agit entr'elles de décider à leur gré du ſort d'une bataille,

de

de déposséder le Monarque le plus équitable & le mieux affermi, pour placer sur le trône un Tiran, ou quelquefois un simple Berger, qui par un effèt du hazard aura eu le bonheur de leur rendre le plus léger service.

Vous jugez bien qu'il nous est presque impossible d'être toujours d'accord. Chacune veut décider souverainement du sort des Patiens, dont la destinée se trouve entre nos mains. Lorsque nous prétendons que les choses tournent d'une façon, il y en a d'autres qui veulent le contraire; & quand nous entreprenons de faire le bonheur de quelqu'un qui nous plaît, nous ne manquons jamais de trouver une Antagoniste, qui mèt en œuvre

tout le pouvoir qu'elle a pour détruire notre ouvrage. Les unes croyent avoir de bonnes raisons pour le faire ; d'autres ne suivant qu'un panchant naturel à leur sexe, n'en agissent ainsi, que pour goûter le malin plaisir de renverser les projets qui sembloient les mieux concertés.

Voilà, continua-t-elle, l'origine des implacables haines qui règnent & règneront éternellement parmi nous. Voilà ce qui fait aussi que nos protections sont souvent plus nuisibles que profitables.

En effet, ajouta-t-elle, les Princes, les Héros, & généralement tous ceux pour lesquels nous nous intéressons, sont presque toujours exposés aux évènemens les plus bizar-

res; & ce n'est communément qu'après avoir lutté des tems infinis contre l'Enfer & les Élémens, qu'ils parviennent enfin à cet heureux port, où après tant de périls différens, ils ont le bonheur de se voir à l'abri des tempêtes.

Or il est certain tems où nous sommes dépouillées de toute notre puissance, nous avons même la confusion d'être métamorphosées sous la figure de quelque Animal, & de siècle en siècle la sévérité du Destin nous contraint de souffrir huit jours durant cette triste mortification, sans laquelle nous deviendrions trop semblables aux Dieux. La barbare *Griffonne*, sous la forme d'une Chouette, subit maintenant l'ignominieuse loi que le

Sort nous impose ; elle est privée de tout son pouvoir, & ne pouvant par conséquent exercer sur vous les cruautés qu'elle méditoit, elle a fait tous ses efforts pour abuser de votre crédulité, & tâcher de vous surprendre. Oui, Prince, sous le spécieux prétexte de vous faire attendre chez elle l'aimable Princesse dont elle vous a fait voir le portrait, elle ne cherchoit qu'à vous amuser jusqu'au tems où doit finir sa métamorphose, pour vous faire éprouver alors tout ce que son Art a de plus terrible.

J'ai prévu ses pernicieux desseins, & profitant à-propos de l'impuissance où elle est, je suis venuë vous sauver d'un piège si dangereux, & vous arracher de ses indignes mains,

pour vous procurer dès ce moment même les moyens de vous rendre à la Cour de la Princesse, qui est avec justice le sujèt de votre admiration & celui de votre tendresse. Mais, quoi que vous soyez extrèmement flaté du plaisir de la voir, ne vous figurez point de goûter une félicité paisible & durable ; le bonheur de la connoître, ne servira pendant quelque tems qu'à rendre vos peines plus sensibles ; ainsi songez à vous armer de patience & de fermeté ; je prévois des orages que je ne puis prevenir, il n'est pas même en ma puissance de m'expliquer plus clairement ; vous en saurez un jour les indispensables raisons. Tels furent, dit le Prince, les discours de ma chère Bienfaitrice ; & cette aimable

Fée, voulant joindre les effets aux promesses, fit paroître à mes yeux un Dromadaire allé, sur lequel nous montâmes, & fendîmes les airs avec tant de rapidité, que nous parcourûmes en peu de minutes les deux tiers au-moins de l'un & de l'autre hémisphère. Nous découvrîmes bientôt la Capitale de ce Royaume. Vous êtes présentement en lieu de voir la Beauté qui vous charme, me dit cette obligeante Conductrice. C'est, ajouta-t-elle, la Princesse PARFAITE, fille du Roi des Macaries; voilà sa Cour, allez au plutôt la trouver, & tâchez de mériter son cœur par vos vertus & par vos services, je me charge du reste. Cela dit, elle disparut; sa générosité naturelle lui faisant croire ses bienfaits

trop

trop légers, pour se donner la peine d'attendre que je lui en témoignasse ma reconnoissance.

J'en avois, je l'avouë, un véritable dépit, & je me plaignois en moi-même de sa promte disparition, quand j'aperçus à dix pas de moi un coursier superbement harnaché, qui venoit tranquilement me joindre, & se présenter de lui-même pour se laisser monter.

Il n'étoit pas difficile de reconnoître d'où provenoit un semblable secours. Je n'ai jamais douté que ce ne fût un nouveau témoignage d'attention & de bonté, que me donnoit ma libérale Protectrice. J'en profitai sans hésiter, afin d'arriver à votre Cour avec plus de promtitude, & d'une façon plus

convenable. Ensuite le Roi de CAMPANIE lui aprit tout ce qu'elle ignoroit touchant la rencontre de *Bonnasse*, quand il entra dans la Capitale, & lui raconta toutes les particularités de la défaite de l'armée de PHARNAX.

La Princesse PARFAITE, après avoir beaucoup plaint les disgraces dont les Destinées accabloient ce Prince infortuné, l'instruisit à son tour de la rencontre qu'elle avoit fait de *Prevenante*, lui détailla la manière dont elle lui avoit fait trouver son portrait dans un noyau de pêche, & le discours que cette obligeante Fée lui avoit tenu, pour l'engager à donner son cœur sans réserve au Monarque que représentoit cette peinture. Cette conformité d'avanture

ture leur fit bien augurer de l'avenir, & donna matière à une conversation où l'esprit ne brilla pas moins que la tendresse.

Cependant ils passoient leurs jours le plus paisiblement du monde. La consolante *Bonnasse*, qui n'étoit pas à beaucoup près si dépourvuë des biens de la Fortune qu'elle avoit affecté de le paroître, ne les laissoit manquer de rien. Il y avoit déjà quelque tems qu'ils vivoient dans ce souterrain, quand un jour il leur prit envie de respirer le grand air. Ils trouvèrent une petite porte qu'ils n'avoient point encore remarquée, elle donnoit sur une magnifique prairie; & suivis de la fidèle *Discrète*, que le Sort maltraitoit sans savoir pourquoi ni comment, il y entrèrent, & vin-

vinrent insensiblement proche un petit bois admirable, dans lequel ils jugèrent à-propos de se mettre à l'abri des ardeurs du Soleil. Ces illustres Malheureux ignoroient qu'ils ne pouvoient faire usage de leur raison, qu'entr'eux seulement; mais qu'aussitôt qu'ils appercevroient quelqu'un, ils seroient encore attaqués des mêmes accès de folie qui les prirent à la vue de *Bonnasse*. Car il est à-propos de remarquer, que c'étoit une des plus cruelles circonstances de leurs métamorphoses, & que cette petite Vieille avoit eu des raisons très-fortes de ne rompre cet enchantement, que pour se procurer à elle seule l'agrément de jouïr de leur conversation; nul autre ne pouvoit avoir le même avantage.

La

La Princesse PARFAITE, qui n'étoit guère acoutumée à faire un violent exercice, se trouva bientôt lasse. Le Roi de CAMPANIE s'empressa de lui construire un siège de gazon, & dès-qu'elle s'y fut placée, ils remirent bientôt sur le tapis leur conversation ordinaire.

Le Roi des Macaries, depuis la perte de son aimable fille, fuyoit tous les plaisirs, & ne faisoit continuellement que chasser, moins pour goûter le plaisir de cet exercice, que pour avoir les moyens de s'écarter de tout le monde, afin de gémir & de rêver plus paisiblement dans quelque lieu solitaire. La chasse pour-lors étoit aux environs du petit bois, où nos Amans s'entretenoient. Le Roi s'y étoit aussi retiré, & n'étoit

guère qu'à vingt pas d'eux. Il ne lui étoit pas possible de les voir, à-cause de la quantité de feuillages qui les séparoit. Mais comme il pouvoit aisément les écouter, il prêta une oreille attentive à leurs discours, & n'eut pas de peine à reconnoître dans leurs façons de parler, le stile de deux personnes qui s'aiment. Quel fut son étonnement, Grands Dieux! quand il entendit quelqu'un répéter cent fois le nom de la Princesse PARFAITE. Ce Monarque se leva avec tous les transports de joie que lui pouvoit inspirer la douce espérance d'aprendre quelque chose de positif touchant le sort d'une fille si chère. Hélas! cette flateuse idée se convertît bientôt en une douleur amère, quand il ne trouva que trois pau-

pauvres misérables, qui ne l'eurent pas plutôt aperçu, qu'ils se mirent à faire mille sauts & mille cabriolles. Leurs contorsions jointes à la difformité de leur figure, étoient capables de causer un véritable effroi. Le Roi néanmoins prit ces extravagances pour une feinte, & soupçonna qu'il y avoit là-dessous quelque mistère; puisqu'un moment auparavant il les avoit entendus parler, non seulement avec beaucoup de bon-sens, mais encore avec tout l'esprit du monde. Son plus grand embarras étoit de concilier la délicatesse des discours qu'ils venoient de tenir, avec la grossièreté qui paroissoit dans leur extérieur.

Mes enfans, leur dit-il avec bonté, je suis très-sensible aux

marques de joie que vous témoignez à ma vuë ; mais je vous aurois une obligation bien plus essentielle, & je m'engagerois volontiers de vous combler de biens le reste de vos jours, si vous vouliez m'aprendre des nouvelles de la Princesse PARFAITE, dont vous-vous entreteniez tout-à-l'heure. Aussitôt les pas de bourrée & ceux de rigaudon redoublèrent, les cris & les éclats de rire furent de la partie ; car leur folie n'étoit point une folie triste ni mélancolique ; au-contraire, elle étoit des plus divertissantes ; cependant, elle ne fut point du goût du Roi.

Il les menaça des suplices les plus cruels, s'ils ne répondoient sur le champ à la question qu'il leur faisoit. Mais les menaces

n'eu-

n'eurent pas plus d'effèt que les prières, autant en emportoit le vent. Il sembloit que le Monarque leur chantât quelque nouveau branle, pour les mieux exciter à continuër leurs gavottes.

Enfin, le Roi outré de dépit & de rage, ordonna qu'on s'en saisit, & les fit conduire en des cachots, qui jusqu'alors n'avoient été destinés qu'aux Criminels de Lèze-Majesté.

Le Prince, la Princesse & *Discrète*, peu touchés d'un ordre si rigoureux, n'en perdirent pas un moment la cadence. Le Roi de Campanie ne fit que des entrechats, depuis l'endroit où il fut arrêté jusqu'à sa prison. On le mit dans un lieu séparé; & l'infortunée Parfaite, ainsi que la soumise *Discrète*,

crète, se laissèrent conduire où l'on voulut, en dansant légèrement un pas de deux, qui, à ce qu'on dit, leur attira de nouveaux ennemis ; les Critiques du Pays ayant prétendu qu'elles avoient voulu parodier la danse des deux meilleures Actrices de l'Opéra. C'est ainsi que les mauvais génies trouvent toujours le moyen de faire de malignes aplications, & d'attribuër un talent satirique aux personnes du monde les plus éloignées de l'être.

Dès-qu'elles se virent seules, & que le retour de leur raison les eût mises en état de connoître leur situation, jamais douleur ne fut égale à celle de la Princesse. Hélas! disoit-elle, quel crime nouveau nous attire un traitement si dur ? Qu'est de-

devenu le Roi de CAMPANIE ? Quel impitoyable Démon nous sépare ? Voici, continua-t-elle en versant un torrent de larmes, voici, ma chère *Discrète*, le funeste coup que je redoutois le plus. De grace, si tu veux me sauver la vie, ne me cache point le sort de ce Héros.

Vous me voyez, repartit la Suivante, dans un étonnement d'où je ne puis sortir. Je vous croyois mieux instruite que moi du triste évènement qui nous arrive, puisque le sommeil s'étoit si fort emparé de mes sens, que j'ignore non seulement le sujèt pour lequel on nous retient en ces lieux, mais encore la façon dont on nous y a conduites.

Ce que vous me dites, re-

pliqua la Princesse, me fait parfaitement connoître qu'une Puissance Supérieure a tramé notre perte, cette avanture cruelle n'a rien de naturel. Le Prince ne vit plus, ma chère *Discrète*, les Barbares qui lui ont arraché la vie, ont redoublé la force de leurs enchantemens, pour m'accabler, comme toi, d'un sommeil involontaire, & me dérober le plaisir de mourir avec lui. Mais non, je me trompe! ces lâches Assassins ont craint avec raison, que je n'arrachâsse de leurs perfides mains, le plus tendre & le plus généreux de tous les hommes. Ah! *Prevenante*, s'écria la Princesse, est-ce-là l'exécution des promesses dont tu flatois ma passion naissante? Tu m'avois recommandé de ne te point oublier; mais, hé-

hélas! ne dois-je me souvenir de toi, que pour me plaindre de tes injustices? Quelle douce satisfaction trouvois-tu à troubler le repos de ma vie? La tranquilité dont je jouïssois, te faisoit-elle assez d'ombrage pour vouloir m'en punir par les coups les plus accablans? Ses larmes & ses sanglots l'empêchèrent de poursuivre; & *Discrète* afaissée sous le poids de ses propres peines, & sensiblement touchée de celles de sa chère Maîtresse, ne savoit comment s'y prendre pour les calmer, lorsqu'une voix, à laquelle elles ne s'attendoient nullement, leur dit ces paroles:

Cessez, indiscrète Princesse,
De m'accuser de vos malheurs.

Ma pitié pour vous s'intéresse,
Et mon estime & ma tendresse
Me font partager vos douleurs.
L'Objèt que vous aimez n'a point perdu la vie.
Bientôt à son destin vous allez être unie,
Et goûter de l'himen les charmantes douceurs.
Opposez un cœur ferme à toutes les rigueurs,
Que vous prépare encor la Fortune ennemie.
L'Amour ne nous fait point répandre tant de pleurs,
Qu'il n'en dédommage nos cœurs.
Et quoique la critique en dise,
Ce Dieu donne toujours de bonne marchandise,

Quand

Quand il vend ſi chèr ſes faveurs.

Ah! généreuſe Fée, s'écria la Princeſſe tranſportée de joie, pardonnez à ma juſte douleur des plaintes qui ne me paroîſſoient que trop légitimes; je les retracte dès ce moment. Les aſſurances que vous me donnez de votre amitié, & les conſolantes nouvelles que vous m'aprenez du Roi de CAMPANIE, me font aſſez connoître toute l'étenduë de vos bontés. Que ne puis-je vous témoigner celle de ma reconnoiſſance! Mais, divine *Prevenante*, continua-t-elle, ne pouvez-vous m'aprendre dans quels lieux le Prince eſt relegué? De grace, daignez m'inſtruire de la cauſe d'une ſéparation ſi barba-

re, & d'une détention si injuste.

Il ne m'est pas permis, repliqua la Fée, de satisfaire aux questions que vous me faites. Tout ce que je puis vous dire, c'est que vous avez une cruelle ennemie: ceux qui s'intéressent en ce qui vous regarde, sont contraints, pour ainsi dire, de vous causer les maux que vous souffrez, pour vous soustraire aux malignes intentions de la cruelle *Griffonne*, c'est le nom de votre Persécutrice; son pouvoir s'étend loin, & vous en devez tout apréhender. Cependant ne vous alarmez point: la puissance dont elle jouït se trouvera un jour bien bornée, quand vos amis seront en état de lui tenir tête, en recouvrant sur elle une autorité, dont cer-

taines raisons les empêchent de jouïr maintenant.

Alors *Prevenante* cessa de parler, & laissa la Princesse goûter tranquilement la satisfaction de ne plus craindre pour la vie de son chèr Prince, & celle d'espérer que leurs peines ne seroient point éternelles.

Revenons maintenant au Roi de CAMPANIE. Quand ce Prince malheureux eut fini ses extravagantes fiançailles, & qu'il se trouva séparé de sa chère Maîtresse, sans savoir comment cela s'étoit pu faire, jamais mortel ne poussa plus loin la fureur & le desespoir. Voilà tes traits, perfide *Griffonne*! s'écrioit-il; & vous, impitoyables Dieux! n'êtes-vous pas complices de ses crimes, puisque vous les tolérez? N'accordez-vous à cet-

te déteſtable Furie le privilège de ſoulever à ſon gré les Enfers & les Elémens, que pour commettre les plus ſanglantes injuſtices; & ne diſpoſez-vous de la foudre, que pour la confier en de ſemblables mains? Eſt-ce donc en faiſant un ſi pernicieux uſage de votre ſouveraine puiſſance, que vous prétendez vous attirer nos reſpects & nos hommages? Vous-vous trompez, Cruels! nous réſervons notre culte pour honorer la vertu; mais les Protecteurs des crimes les plus déteſtés, & des forfaits les plus lâches, ne méritent que nos mépris & notre indignation. Le Prince ne fut pas demeuré en ſi beau chemin, ſi la voix de la Fée *Prevenante* n'eût interrompu ſes imprécations, en lui adreſſant ces paroles:

Quand

Quand de tous les Objèts on
perd le plus aimable,
Rien n'est si naturel que de le
regretter;
Et ce seroit être coupable,
Que de ne s'en pas irri-
ter.
Mais quoique notre sort soit
triste & déplorable,
Jamais contre les Dieux on ne
doit s'emporter.
Tout ce qu'ils font est respec-
table,
Et le Ciel envers nous est tou-
jours équitable.
Veut-il récompenser? Désire-
t-il punir?
Aux mortels il n'est point
comptable
Des motifs qui le font a-
gir;
Et dans le tems qu'il nous
accable,

Si nos vœux & nos pleurs ne
peuvent le fléchir,
Il faut l'adorer, & gémir.

Voilà, Prince, poursuivit la Fée *Prevenante*, voilà le parti que vous devez prendre, la Religion & l'Honneur vous l'ordonnoient: mais en cette occasion, vous avez manqué à l'un & à l'autre, pour vous livrer à des emportemens, dont les grandes ames ne doivent jamais être susceptibles. Ah! s'écria le Roi de CAMPANIE d'un air assez honteux; pardonnez, respectable *Prevenante*, à des mouvemens qui n'étoient pas tout-à-fait volontaires, la force de la douleur les a fait naître, mais la réflexion les détruit, j'en demande pardon aux Dieux. Je l'avouë, je n'ai pu suporter de

de sang froid la perte de ma chère Princesse ; c'est cette charmante & adorable Personne qui a été la source de mes fureurs, & qui sera la cause de ma mort. Je ne doute point qu'elle ne soit devenuë la proïe de quelque nouveau Ravisseur, ou que la Parque n'en ait disposé ; & de quelque façon que je l'aye perduë, je ne dois songer qu'à mourir, puisque je ne puis vivre pour elle.

Le peu de confiance que vous avez dans mes secours, repartit la *Fée*, mériteroient que je vous laissasse dans l'erreur où vous êtes ; mais la compassion l'emporte dans mon cœur, sur ce que je devrois faire. Ainsi, Prince, aprenez que PARFAITTE voit le jour, qu'elle vous est fidèle, & qu'elle n'est point per-

duë pour vous. La secourable *Prevenante*, ne voulant point lui donner de plus longs éclaircissemens, se retira selon sa coutume, c'est-à-dire, sans lui donner le tems de repliquer.

Il n'y a que ceux qui se sont trouvés dans une situation pareille à celle du Roi de CAMPANIE, qui puissent juger de la joie à laquelle son ame s'abandonna, quand il aprit qu'il pouvoit espérer de revoir son aimable Maîtresse. Il ne douta pas un moment, que la Fée *Prevenante* ne prît d'elle un soin particulier; & le Prince, après tant d'alarmes, charmé de ce qu'il venoit d'aprendre, se livroit tout entier aux flateuses idées qu'en pareil cas un amour tendre & délicat est seul capable d'inspirer. Je reverrai, di-

disoit-il, ma charmante Princesse, je pourrai lui renouveller tous les tendres sermens que je lui faisois quand on nous sépara, & nous ne nous rapellerons desormais les cruelles persécutions dont on a opprimé notre innocence, que pour mieux goûter le plaisir de nous voir réünis. Ah ! charmante Princesse, adorable PARFAITE, s'écrioit-il avec transport, que l'espérance de vous revoir a été d'un grand secours à l'infortuné Roi de CAMPANIE ! Un des Géoliers, qui étoit chargé du soin d'aporter à manger au Prince, arrivoit à sa porte comme il achevoit ces dernières paroles ; & l'ayant entendu prononcer confusément les noms de PARFAITE & celui de Roi de CAMPANIE, il ne douta plus

que ces Prisonniers ne fussent pleinement instruits du sort de cette illustre Princesse, & qu'ils ne contrefissent les insensés par une pure malice, ou par des motifs d'une politique secrette qu'il ne pouvoit pénétrer.

Quoiqu'il en soit, il vient sur le champ donner au Roi des Macaries un avis si important à son repos & à sa tranquilité. Ce Prince, véritablement outré de n'avoir pu arracher un seul mot de la bouche de ces trois Malheureux, résolut de ne plus rien ménager pour tirer d'eux, de gré ou de force, l'éclaircissement qu'il en attendoit. Cette dernière découverte venoit encore de réveiller dans son cœur sa tendresse & son desespoir; ainsi il ordonna qu'on dressât sans différer un échaf-

faut

faut ſur la Place de ſa Capitale, qui étoit, vis-à-vis ſon Palais. La patience de ce Monarque étoit pouſſée à bout, rien ne pouvoit deſormais déranger l'exécution de ſon projèt, ſon parti étoit pris, & il étoit dans une ferme réſolution de leur faire éprouver les ſuplices les plus cruels, s'ils continuoient, diſoit-il, leurs feintes extravagances, au lieu de répondre à ce qu'il exigeoit d'eux.

Ainſi, pour arracher la vérité du cahos dans lequel elle ſembloit être enveloppée, il donna ſes ordres pour qu'on fît venir devant lui ces pauvres Innocens, qui paroîſſoient ſi coupables à ſes yeux. Leur enchantement n'étant point fini, ils commencèrent leurs farabandes, dès-qu'ils apercurent ceux

ceux qui venoient les chercher pour les conduire devant sa Majesté.

Ces impitoyables Bourreaux, peu acoutumés à diriger un Ballet, les maltraitoient cruellement pour les faire changer de manœuvre, & leur inspirer de la terreur. Malheureux, disoient ces Barbares Conducteurs, prétendez-vous impunément abuser des bontés de notre Monarque? & pensez-vous, en faisant des cabriolles & des gambades, vous dérober à sa colère? Il connoit votre ruse, & n'ignore pas que vous affectez un dérèglement d'esprit, pour vous dispenser de lui avouër ce que vous savez de la Princesse PARFAITE. Cet aveu coute-t-il tant à faire? Cependant il faut parler, ou périr.

Ainsi

Ainſi croyez-nous, ajoutoient-ils, prenez le bon parti, méritez de ſa bonté les effèts de la reconnoiſſance dont il daigne vous flater, ou préparez-vous à ſubir ceux de ſa trop juſte colère.

Leur éloquent diſcours fut inutile, & rien ne fut capable de leur faire la moindre impreſſion; les Bourreaux ne pouvant les empêcher de ſiſonner, de balonner ni de rigaudonner, dans un tems où la Cour gémiſſante étoit acablée de triſteſſe & de deuil. Ces Inhumains les traînèrent impitoyablement juſqu'au lieu où le Roi & la Reine, aſſiſtés de quantité de Princes & de Seigneurs, devoient les interroger pour la dernière fois.

Quand le Roi les vit arriver tou-

toujours fauciliers à leur ordinaire, il fit un effort sur lui-même, & dissimula de son mieux la douleur qui l'accabloit, & la colère dont il étoit agité. Il les tourna de toutes les façons, pour les engager à lui aprendre quelque chose de sa chère PARFAITE : il employa pour cet effêt les caresses les plus séduisantes, leur faisant des promesses, dont l'exécution ne leur eût rien laissé à désirer du coté des honneurs & de la fortune ; mais il n'étoit pas même écouté. Un moment après, il les menaçoit de la mort la plus cruelle & la plus ignominieuse ; on leur faisoit remarquer l'échaffaut préparé pour leur ôter la vie ; en même tems, on étaloit à leurs yeux les terribles instrumens desti-

destinés à leur arracher, par mille différens suplices, le secrèt qu'ils s'obstinoient à garder avec tant d'opiniâtreté; tout cela ne parut point les toucher.

Enfin le Roi, abusé par de trompeuses aparences, croyoit visiblement reconnoître en eux un dessein prémédité d'insulter à sa douleur, par des ris & des contorsions qu'il prétendoit être affectées. Une puissante raison l'entretenoit dans cette erreur, il les avoit entendus parler très-spirituellement, & c'étoit avec une justice aparente qu'il les taxoit de la malice la plus noire, puisqu'il avoit tout lieu d'être convaincu qu'ils n'ignoroient pas le sort de sa chère fille.

Toutes ces circonstances join-

jointes enſemble, le mirent hors de lui-même ; la voie de la douceur ne lui parut plus un parti tenable, rien ne parloit en leur faveur. La laideur & la pauvreté trouvent rarement des gens qui les protègent ; & la misère & la diformité ſont de malheureux avocats, qui ont preſque toujours perdu leur cauſe avant de la plaider. Il n'eſt donc pas étonnant qu'on traitât les pauvres Infortunés avec la dernière rigueur. Auſſi le Roi, quoique juſte & humain, ne crut pouvoir s'empêcher de les livrer aux Exécuteurs, qui s'en ſaiſirent, les accablèrent de chaînes, & les conduiſirent au ſuplice.

Nous naiſſons dans le ſein de
la proſpérité,

La gloire, les honneurs, les grandeurs, la beauté,
Soumettent tout à notre empire.
Mais ne comptons jamais sur leur solidité,
Puisqu'un instant peut les détruire.

Les Habitans envieux de ces sortes d'exécutions, s'étoient assemblés en grand nombre sur la Place Publique. Une certaine férocité naturelle au Peuple, & les regrèts qu'ils avoient de ne pouvoir aprendre le sort de leur Princesse, les rendoient, pour ainsi dire, avides d'un spectacle si barbare. Chacun prononçoit une nouvelle sentence contre ces Infortunés, & croyoit ne pouvoir mieux témoigner son zèle pour le bien

de

de l'Etat, qu'en inventant & proposant de nouveaux genres de supplices, pour renchérir sur ceux qui leur étoient préparés.

Hélas! pauvre Peuple, que ton aveuglement est à plaindre! ta rage se déchaîne contre une Princesse que tu adores; tu désires sa mort avec ardeur, & celle d'un Prince qui vient tout récemment de sacrifier son sang & sa vie pour te procurer la liberté dont tu jouis. Cependant nos illustres Malheureux montoient déjà sur l'échaffaut, avec leur joie & leur légèreté ordinaire. Le Peuple, qui les trouvoit plus laids & plus difformes qu'il n'est permis de l'être, étoit fort occupé à les contempler, quand un spectacle

cle tout différent attira ses regards.

Un petit Vaisseau suspendu dans les airs venoit à toutes voiles, & débarqua aux portes du Palais. Une Dame superbement parée en sortit, & après avoir fait au Roi & à la Reine un compliment conçu dans les termes du monde les plus polis, elle pria leurs Majestés de vouloir bien l'instruire du crime des Infortunés qu'on étoit prêt d'exécuter, & suplia qu'on différât encore un moment à leur ôter la vie. Sur le champ le Roi ordonna, qu'à la considération de cette illustre Etrangère, il ne leur fût rien fait jusqu'à nouvel ordre. La Reine prit obligeamment la parole, & voulut bien elle-même informer cette aimable Dame

du

du cas étonnant dont il s'agissoit, sans en omettre la plus petite circonstance. Je suis charmée, dit cette charmante Inconnuë, de me trouver ici assez à-propos pour éprouver sur eux une poudre, dont la vertu les forcera de vous découvrir la vérité que vous cherchez, & qu'effectivement ils vous cachent. Le Roi & la Reine furent enchantés d'une semblable proposition, espérant tout d'une épreuve qui leur devoit donner des éclaircissemens sur une matière qui les touchoit d'une façon si sensible. Ils se servirent des termes les plus énergiques, pour assurer cette généreuse Personne d'une reconnoissance éternelle.

Prevenante, c'étoit elle-même, préparoit déjà le breuvage qu'el-

qu'elle deſtinoit aux prétendus Criminels, elle étoit ſur le point de leur rendre leur forme ordinaire; mais un accident imprévu aporta un obſtacle invincible à ſa bonne volonté, & détruiſit toutes les meſures qu'elle avoit priſes pour leur procurer une félicité capable de les dédommager des tourmens & des peines qu'ils venoient d'eſſuyer. Ce jour étoit un jour marqué pour produire les prodiges les plus étonnans. En effèt, tandisqu'un chacun étoit dans l'agréable attente de voir les effèts que devoit produire la poudre de la Fée *Prevenante*, on remarqua avec une ſurpriſe extrême que le Soleil, ſans être couvert d'aucun nuage, pâlit tout-à-coup; un moment après, il diſparut tout-à-fait, & répan-

dit une obscurité si grande & si extraordinaire, que les nuits les plus sombres n'en avoient point encore produit de semblable. Alors un globe de feu d'une grosseur énorme, se fit voir sur les bords de l'horison, & roula dans les airs avec tant de vélocité, qu'il ne fut pas une minute à venir se ranger proche le petit Vaisseau qui avoit servi de voiture à la Fée *Prevenante*.

Enfin ce globe s'ouvrit, & l'on en vit sortir la cruelle *Griffonne*, avec la fureur peinte sur le visage. On n'avoit jamais vu de figure plus effrayante que la sienne; elle étoit accompagnée de vingt Géans d'une grandeur demesurée. Oses-tu bien, s'écria cette implacable Furie en s'adressant à la Fée

Pre-

Prevenante, ôses-tu bien t'opposer à mes suprêmes volontés, & protéger mes ennemis ? Songes-tu aux maux inévitables que tu te prépares, en voulant me dérober des victimes que je prétens immoler à ma juste vengeance ? Ne te souvient-il plus de la distance que les Destinées ont jugé à-propos de mettre entre ton pouvoir & le mien ? Je vai, ajouta-t-elle, te montrer comme on punit la témérité de ceux qui manquent aux respects & aux soumissions qu'ils doivent à leurs Supérieurs. En achevant cet insolent discours, elle voulut fondre sur *Prevenante*; mais cette prudente Fée sentant bien que sa puissance étoit inférieure à celle de son ennemie, cette prudente Fée, dis-je, fut con-

trainte de prendre promtement la fuite, se contentant de dire au Roi & à la Reine, en leur montrant le Prince FIDELE & la Princesse PARFAITE, je vous laisse avec votre fille & son libérateur; surtout attendez mon retour, & soyez en garde contre les sinistres conseils de leur plus cruelle ennemie. Alors elle s'éleva dans les airs, & son Antagoniste la voyant fuir avec tant de rapidité, ne jugea point à-propos d'abandonner sa proie pour la poursuivre.

Le Roi & la Reine ne pouvoient rien comprendre dans le discours que *Prevenante* venoit de leur tenir. Ils ne concevoient point que leur fille pût être du nombre des trois Malheureux dont ils venoient d'ordonner le suplice. *Griffonne*,

outrée de n'avoir pas la puissance de satisfaire sa fureur en leur ôtant la vie, employa le mensonge & la ruse pour les faire mourir ; tâchant de persuader à leurs Majestés, que la Fée qu'elle venoit de chasser leur en imposoit. Sire, disoit-elle, voilà mes ennemis & les vôtres. Hélas ! continuoit-elle en affectant un air de bonté, que je plains vos malheurs & ceux de l'aimable PARFAITE ! Vous tenez en vos mains ceux qui vous la cachent, & vous balancez encore à leur ôter la vie ? Oui, ajouta-t-elle, ces Malheureux que vous voyez maintenant sous une figure si hideuse, ne sont rien moins que ce qu'ils vous paroîssent ; ils vous trompent par de fausses aparences ; ce sont des gens dé-

dévoués à la perfide Enchanteresse, dont mon pouvoir vient de vous délivrer. Ils ne sont que trop instruits du sort de votre aimable fille: le Ciel, par un évènement singulier, vous en a rendu le maître, dans le tems peut-être qu'ils ne rodoient en ces lieux que pour causer votre perte à vous-même, & celle de la Reine. Vous alliez, Seigneur, les punir, comme ils méritent de l'être; mais cette maligne Fée n'a pu voir le péril que couroient les ministres de sa barbarie, sans faire ses efforts pour les soustraire au juste châtiment que vous leur prépariez. J'ai toujours aimé & protégé le Héros qui a sauvé votre fille & votre couronne. Il gémit avec cette Princesse dans les fers de votre perfide

fide ennemie, mais j'ignore quels climats renferment deux personnes qui nous sont si chères. Ainsi, Prince, croyez-moi, unissons nos vengeances, puisqu'on nous trahit par les mêmes endroits ; & si nous pouvons tirer quelque éclaircissement, tâchons de découvrir le sort de ceux dont la perte cause aujourd'hui votre douleur & la mienne. Soyez persuadé que mes soins & la force de mon art les retireront de quelques lieux qu'ils soient, fûssent-ils même relegués dans le plus profond abîme des Enfèrs.

De-plus, ajouta-t-elle, il est aisé de remarquer combien l'artifice de leur ennemie est grossier. Quel intérêt votre Fille & le Prince qui l'accompagne auroient-ils à vous méconnoître?

Ah Seigneur! continua la pernicieuse *Griffonne*, ne voyez-vous pas qu'on ôse impunément se jouër de votre crédulité ? Ne soyez point la dupe d'un discours suborneur ; songez que la trop grande confiance est toujours regardée dans les Monarques, comme un effèt de leur foiblesse ou de leur stupidité. Faisons dès ce moment expirer ces Misérables dans les tortures les plus douloureuses ; & si vous portez l'humanité & la compassion jusqu'au point de vouloir épargner un sang si abject & si vil, du-moins, dit-elle en montrant le Roi de CAMPANIE, immolons ce malheureux à nos justes ressentimens, je consens alors qu'on laisse vivre les autres. Quel charmant plaisir ne procure point la douce satisfaction de

de sacrifier à la sienne les auteurs des maux que nous souffrons ? La force des tourmens le contraindra sans-doute à nous aprendre des choses dont nous pourrons tirer de grands avantages ; puisque son aveu est le seul moyen qui nous reste pour être instruits du sort de votre aimable Fille, & de celui de son Libérateur pour lequel je m'intéresse avec tant de passion.

Quiconque satisfait à son ressentiment,
Goûte un parfait contentement ;
Nulle douceur n'est plus solide :
Et lorsque la haine préside
Dans un cœur outragé, qui saisit le moment

D'immoler celui qui l'offense,
Quel bien peut être plus charmant?
On n'en connoît le prix que par l'expérience:
Et les Dieux, malgré leur puissance,
Ne pourroient qu'imparfaitement
Exprimer le plaisir que donne la vengeance.

Les discours de *Griffonne* n'avoient point l'art de persuader, l'imposture & la perfidie étoient peintes sur son visage; au lieu que l'air de sincérité & de candeur qui brilloit sur la physionomie de *Prevenante*, avoit fait une si forte impression dans le cœur du Roi & de la Reine, qu'ils étoient absolument résolus de ne rien décider avant le

le retour dont elle venoit de les flater. Ainsi *Griffonne* voyant que sa fourberie & sa malignité n'aboutissoient à rien, & qu'elle ne pouvoit se promettre d'engager le Roi à percer le sein de son bienfaiteur ni celui de sa propre fille, cette implacable ennemie prit la résolution d'agir par ses propres forces; & aprés avoir fait maintes conjurations, on vit paroître deux monstruëuses Salamandres, qui s'étant emparées de la Princesse PARFAITE & de la fidèle *Discrète*, les conduisirent dans la région ignée, & remirent ces deux Infortunées entre les mains de leur Reine, qui se chargeoit avec plaisir du soin de tourmenter les Malheureux que *Griffonne* confioit à sa garde.

Quand cette cruelle Fée vit

qu'elle n'avoit plus rien à prétendre : Lâche Prince, dit-elle au Roi des Macaries, tu n'as pas voulu te prêter à ma fureur & à ma vengeance, tu as constamment refusé d'ordonner le suplice d'un Prince que je déteste, & de seconder le désir que j'ai de le perdre ! Eh bien! poursuivit-elle, il n'en sera que plus à plaindre, & ta fille partagera avec lui les effèts de ma haine. Je viens, continua-t-elle d'un ton ironique, d'envoyer cette aimable Princesse dans un pays bien lumineux ; mais je ne veux point priver son chèr Prince de l'espérance de la rejoindre, & je vai en bonne amie lui en procurer les moyens. En achevant ces mots, elle le toucha de sa baguette, & le métamorpho-

phosa sous la figure d'un Aigle. La pauvre Reine étoit dans une consternation qu'on ne sauroit dépeindre. Mais le Roi suporta ces terribles revèrs avec une fermeté tout-à-fait héroïque, il ne répondit pas un mot, & ce sage Monarque attendit tout des secours & de la protection dont l'avoit flaté la généreuse *Prevenante.*

A-peine le Roi de CAMPANIE se vit-il emplumé, qu'il vola sur les traces de son adorable Princesse. Il s'élevoit jusqu'au plus haut des nuës, mais ses forces ne secondant ni son amour ni son courage, il retomboit tout-à-coup, & faisoit retentir la terre de la pesanteur de son corps. Il est certain que de semblables chutes lui eûssent couté mille vies, si une Puissan-

ce Supérieure n'eût pris soin de le garantir.

Ce malheureux Prince n'avoit pas plutôt recouvré l'usage de ses sens, qu'il recommençoit une tentative, dans laquelle il lui étoit absolument impossible de réüssir. Sa cruelle Persécutrice, peu touchée d'un amour si fidèle & si tendre, contemploit avec une barbare satisfaction les efforts inutiles qu'il faisoit, & rioit à gorge déployée quand elle voyoit ce pauvre Prince manquer de force & tomber de si haut.

Sa joie néanmoins diminua infiniment à l'aspect du Vaisseau aërien, dans lequel elle aperçut sous leur forme ordinaire la Princesse PARFAITE, & sa fidèle *Discrète*. Elles étoient assises auprès de la Fée *Prevenante*,

&

& leur air triomphant inspira à *Griffonne* une certaine frayeur qu'elle ne fut pas la maîtresse de cacher. Elle voulut fuir à son tour, mais ce fut inutilement, quelque chose la retenoit malgré elle. Elle entrevit en ce moment des dangers auxquels toute sa prévoyance ne s'étoit point attenduë; & dans cette extrémité qui lui parut pressante, elle n'attendit du secours que des Puissances Infernales, qui jusqu'alors lui avoient été si parfaitement dévouées. Pour cet effet, elle les conjura toutes, les unes après les autres. Plusieurs obéïrent à sa voix, & se rangèrent auprès d'elle sous la figure des Monstres les plus capables d'inspirer de l'horreur & de l'effroi. *Griffonne*, entourée de ces Géans,

se

se plaça au milieu d'eux, & s'en fit une espèce de rampart, attendant fièrement de cette manière le combat qu'elle prévoyoit bien que son Ennemie lui alloit livrer. Sa conjecture fut véritable; car aussi-tôt que *Prevenante* eût mis pié à terre: Malheureuse! dit-elle à *Griffonne*, n'es-tu point lasse de n'avoir jusqu'à-présent fait usage de ton pouvoir, que pour opprimer la vertu & protéger le vice? Tremble, lâche & cruelle Dépositaire d'une autorité dont tu ne t'es servie que pour assouvir de coupables projèts, tremble! ta dernière heure est venuë, & c'est à moi que les Dieux ont réservé la gloire de purger l'Univers d'un monstre tel que toi! *Griffonne*, outrée d'un discours si insultant,

vou-

voulut faire agir la force de ses enchantemens; mais *Prevenante* venoit d'être pourvuë d'une puissance si supérieure, que toute la manœuvre de son Ennemie fut absolument inutile. Les Monstres, & celle qui les commandoit, se sentirent frapés par une invisible main qui les rendit immobiles; il ne leur resta que l'usage de la voix, ils s'en servirent pour pousser des cris si aigus & des heurlemens si effrayans, que la Terre en parut émuë. Les Peuples, témoins de tant de prodiges, crurent que les Enfèrs alloient les engloutir. Alors *Prevenante* tira de sa poche une petite phiole remplie d'un élixir extrait des vapeurs de la foudre, qu'elle jetta au visage de l'impuissante *Griffonne*, & qui en se brisant

ré-

répandit un air si raréfié, qu'il suffoqua sur le champ cette barbare Fée avec les Géans qui l'accompagnoient, & mit en fuite tous les épouvantables Ministres qui avoient abandonné les Enfers, pour venir la défendre & la dérober au juste châtiment que méritoit l'énormité de ses crimes. Aussi-tôt la divine *Prevenante* rendit au Prince FIDELE sa prémière forme, & annonça au Roi, à la Reine, & à nos deux Amans, qu'ils n'avoient plus rien à craindre, & que tout contribuëroit desormais à leur félicité. Quels témoignages de tendresse & de reconnoissance ne donnèrent-ils point à cette aimable Fée? Ils lui firent tous les remercimens & toutes les caresses dont ils étoient capables. Un bonheur

heur si peu attendu. pensa leur couter la vie; la joie les saisit à un point, qu'ils en perdirent pour quelque tems l'usage de la parole. La Princesse, qui s'étoit jettée au col du Roi & de la Reine, étoit presque suffoquée par ses soupirs & par ses larmes. D'un autre coté, le Roi de CAMPANIE avoit besoin de tout l'ascendant qu'il avoit sur lui-même, pour ne pas témoigner quelque foiblesse; & si les sages gouverneurs qui avoient pris soin d'élever son enfance, ne lui eûssent souvent répété qu'il ne convenoit point aux Héros de pleurer, je crois qu'en cette occasion il s'en fût donné du-moins une bonne fois pour toutes.

Discrète, qui ne se piquoit pas d'un pareil héroïsme, répan-

dit

dit un torrent de larmes, & donna un libre cours à sa sensibilité. Les autres Dames du Palais, qui l'aimoient tendrement, l'embrassoient jusqu'à l'étouffer. Mais ce qui la fatiguoit le plus, c'étoit un tas de Curieuses & de Nouvellistes, qui venoient de toutes parts l'accabler de mille questions, auxquelles assurément elle n'étoit guère en état de répondre.

Enfin les reconnoissances d'Iphigénie & d'Oreste, de Rhadamiste & de Zénobie, n'ont jamais été si attendrissantes que le fut celle-ci. Il n'y avoit pas un des Spectateurs, petit ou grand, qui ne pleurât de tout son cœur, & qui en pleurant ne criât de toutes ses forces; ce qui produisoit un nouveau gen-

genre de chorus, le plus touchant & le plus singulier du monde.

Le Roi, la Reine, le Prince & la Princesse, étoient si charmés du plaisir de se revoir après une absence si cruelle, qu'ils ne songeoient nullement à quitter le lieu où ils étoient, quoiqu'il fût très-peu convenable; & je pense qu'ils y seroient encore, si la Fée *Prevenante* ne leur eût représenté, qu'il valoit beaucoup mieux se retirer dans l'enceinte du Palais, que de rester davantage sur une Place Publique, que la décoration d'un échaffaut rendoit incompatible avec la pureté de la joie que le jour devoit inspirer, & qu'un chacun devoit ressentir.

On avoit trop d'obligations

à cette aimable Protectrice, pour ne pas déférer à ses sages avis; aussi fut-elle obéïe sur le champ.

Si le Roi & la Reine rémercièrent amplement celle qui venoit d'arracher une Princesse si chérie, d'entre les bras des Bourreaux & des Salamandres, pour la remettre entre leurs mains plus belle & plus aimable que jamais, on peut dire aussi qu'ils n'oublièrent pas de faire au Prince FIDELE toutes les caresses possibles: leurs cœurs reconnoissans se rapellèrent à-merveille les services essentiels qu'ils en avoient reçus.

Cependant lorsqu'ils furent tous revenus de leur prémière extase, le Roi & la Reine demandèrent à PARFAITE, par quel heureux hazard elle étoit

con-

connuë de la bienfaisante Fée, & par quel étrange accident ils étoient tombés dans le triste état dont cette aimable Protectrice venoit de les tirer. La Princesse aussi-tôt se mit en devoir de les satisfaire. Elle leur raconta d'abord la façon dont le portrait du Prince FIDELE étoit tombé entre ses mains, & détailla d'un bout à l'autre tout ce qui leur étoit arrivé. Le Prince, à son tour, fut prié de raconter son histoire. Il s'en aquita avec toute la grace possible; & le Roi & la Reine, qui plaignirent ses malheurs, ne furent point fâchés d'aprendre des choses qui leur découvroient la tendresse & l'amour que le Prince & la Princesse s'étoient mutuellement inspirés.

Mais quand le Roi demanda

à

à ces deux Amans, pour quelle raison ils ne s'étoient point découverts à lui quand il les trouva dans le petit bois, & pourquoi ils n'avoient jamais voulu répondre à ses questions que par des sauts & des cabriolles, le Prince & la Princesse furent extrêmement surpris d'un semblable reproche, & protestèrent à sa Majesté qu'ils n'avoient aucune connoissance de ce qu'il leur faisoit l'honneur de leur dire, ajoutant qu'ils ne se souvenoient nullement de l'avoir vu, & encore moins d'avoir eu l'extravagance & la hardiesse de cabrioller devant lui.

Seigneur, interrompit la Fée *Prevenante* en souriant, c'est à moi de vous développer un mistère qu'ils ignorent, & duquel

quel par conſéquent ils ne peuvent vous inſtruire.

Ce détail, pourſuivit-elle, va découvrir à vos Majeſtés des choſes qui vous étonneront, mais qui n'auront pas moins lieu de ſurprendre le Roi de CAMPANIE & la belle PARFAITE: peut-être m'en voudront-ils un peu de mal dans le fond de leur cœur; cependant la bonté de leur naturel me raſſure, & je me flate qu'ils me pardonneront aiſément, quand ils ſauront les motifs qui m'ont contrainte d'en uſer ainſi. Après tout, continua-t-elle en regardant malicieuſement l'Amant de la Princeſſe, j'ai eu de vrais ſujets de mécontentement contre ce Prince.

Je ſuis celle qui ſe préſenta à lui quand il entra dans votre

Capitale; ce fut moi qui lui fit, sous la figure d'une petite Vieille, le récit du trouble qu'alloit occasionner l'insolence de *Faquinèt*. Je remarquai dans ses yeux l'impatience qu'il avoit d'aller combattre seul la redoutable armée de PHARNAX: j'admirai sa valeur; mais ayant pitié du danger évident où son courage & son amour alloient l'emporter, je lui prêtai le pistolèt miraculeux, qui en partie lui procura l'honneur de délivrer son adorable Princesse; & celui de remporter une victoire complette sur les ennemis de votre Majesté.

La gloire qu'il eut d'avoir fait des exploits si fameux occupa son ame toute entière, & n'y laissa plus de place pour la reconnoissance; de sorte qu'il né-

négligea de me raporter l'arme enchantée que je lui avois si expressément recommandé de me rendre immédiatement après le combat; & oublia tellement la confiance que je méritois qu'il eût pour moi, qu'il ne songea pas même à remettre la Princesse entre mes mains, lorsqu'il vint vous aider à combattre le gros de cavalerie qui vous assiégeoit: il aima mieux la confier à une femme qu'il n'avoit jamais vuë.

Piquée de son ingratitude, je sçus les attirer par la force de mon art, ayant dans le moment construit sur leur passage une jolie maison, qui leur frapa la vuë. Ils y vinrent, & je les y reçus sous la forme d'une Dame qui leur étoit tout-à-fait inconnuë.

La Princesse votre fille vient de vous instruire de la façon dont je les y traitai, & de la manière dont je les conduisis dans mon souterrain. Mais vous ignorez comme eux, qu'après les avoir métemorphosés, je ne leur laissai le pouvoir de se servir de leur raison qu'entr'eux seulement, & si-tôt qu'ils voyoient une figure humaine, ils tomboient, sans s'en apercevoir, en des accès de folie si violens, qu'ils étoient tout-à-fait incapables d'aucun discernement : ce fut cette raison qui les empêcha de vous reconnoître, & de vous répondre. Voilà, Sire, poursuivit la Fée *Prevenante*, les maux que je leur ai causés. Il s'agit maintenant d'informer vos Majestés des

des pressans motifs qui m'y déterminoient.

Le Roi de CAMPANIE, en vous racontant son histoire, vous a suffisamment instruits de la haine implacable que la cruelle *Griffonne* avoit pour lui. Je savois que cette méchante Fée, plus vindicative que toutes les autres ensemble, cherchoit tous les moyens d'accabler ce Prince infortuné. Elle n'ignoroit pas son séjour dans vos Etats ; & connoissant son amour pour la Princesse PARFAITE, elle étoit déterminée de les perdre tous deux. Ma tendresse pour l'un & pour l'autre, me fit prendre la résolution de la prevenir. Pour réüssir avec plus de sureté, je fus trouver un fameux Enchanteur de mes amis, grand

intrigant de profession, & qui, je ne sai comment, avoit trouvé le secrèt, par de sourdes pratiques, de s'établir une correspondance dans les Cieux. Par ce canal, il étoit exactement informé de ce qui étoit écrit sur l'Agenda du Destin. Après avoir fait un peu le difficile, & s'être fait suffisamment prier, il se rendit enfin à mes pressantes sollicitations; & voici mot pour mot ce qu'il m'aprit touchant le sort du Roi de CAMPANIE, & celui de la Princesse votre fille.

Le Prince pour lequel vous-vous intéressez, me dit-il, doit être longtems le jouèt de la Fortune. Si vous ne prevenez les maux que cette bizarre Déesse lui prépare, l'impitoyable *Griffonne* soulèvera les Enfers

fers & les Elémens, non seulement contre lui, mais aussi contre celle qu'il aime; & quoique le Sort les ait destinés l'un à l'autre, elle fera jouër tous les ressorts imaginables pour éloigner cette union, puisqu'elle connoit parfaitement qu'elle ne sauroit la rompre. Ainsi pour abréger leurs souffrances & hâter leur satisfaction, il faut, continua-t-il, les dérober au ressentiment de leur inflexible Ennemie.

Vous ne pouvez le faire, qu'en les métamorphosant de façon qu'ils deviennent entièrement méconnoissables aux yeux de tout l'Univers. Il faut aussi que leur sort soit ignoré de tout le monde; car il est porté par les invariables arrêts du Destin, qu'ils seront les

victimes continuelles de l'impitoyable *Griffonne*, à moins que par un cas extraordinaire le Roi des Macaries, abusé par la supposition de quelque crime, ne les condamne sans les connoître au dernier des supplices. Vous paroîtrez, continua-t-il, quand il sera nécessaire de les faire reconnoître, pour empêcher cette exécution.

Par ce moyen, les Destins pleinement satisfaits, les laisseront jouir d'une heureuse tranquilité. La vindicative *Griffonne* s'avisera sans-doute de vouloir en troubler le cours, mais les maux qu'elle leur causera ne seront point de durée; & une mort violente, que le Sort lui réserve en cette occasion, les vengera de l'attentat que je pré-

prévois qu'elle aura la malignité de commettre.

Je remerciai l'Enchanteur de ses secourables avis ; & voilà, Sire, continua la spirituelle *Prevenante*, les raisons qui m'ont engagée d'en agir comme j'ai fait. Leur métamorphose & la suspension de leur raison ont produit les effets que je m'étois promis, & vous ont si bien déguisé le Prince & la Princesse, que vous avez précipité leur bonheur, en croyant ordonner leur perte.

Il est certain, continua-t-elle en s'adressant aux deux Amans, que j'eusse pu vous rendre bien de petits services, mais je ne l'ai point voulu faire ; je craignois que mon amitié pour vous n'eût fait quelque éclat, qui en trahissant notre secret, au-

auroit informé la perfide *Griffonne* de ce que nous avions tant d'intérêt de lui cacher ; d'autant plus, qu'elle avoit alors une puissance bien supérieure à la mienne.

Les choses ont changé de face : car lorsque j'ai fui devant elle, je me suis sur-le-champ transportée chez un Silphe du prémier ordre, auquel j'ai l'honneur d'appartenir. De petites discussions de famille nous avoient refroidis, & l'empêchoient de m'accorder sur toutes mes compagnes un pouvoir presque sans bornes: mais nos démêlés sont heureusement terminés, & il vient de me départir une puissance, dont la possession m'a mise en état de vous garantir pour toujours

des

des évènemens qui pourroient troubler votre félicité.

Elle leur raconta ensuite qu'ayant exactement veillé aux intérêts de ces deux Amans, elle avoit arraché la Princesse aux Salamandres qui l'enlevoient, & que son Art avoit garanti le Roi de CAMPANIE du danger mortel où l'exposoient les cruelles chutes qu'il avoit faites pendant sa métamorphose. Elle aprit aussi au Prince FIDELE, que ses Sujèts s'étant revoltés contre RODOMONT, ce lâche Usurpateur avoit péri par leurs mains, & qu'il ne tenoit qu'à lui de venir règner sur des Peuples dont il étoit extrêmement regretté, & qui se feroient desormais un plaisir de lui obéïr, comme

étant

étant leur véritable & légitime Monarque.

Prevenante ayant fini ce discours, reçut de grands aplaudissemens, & des remercimens sans nombre de toutes les Parties intéressées. Le Roi & la Reine lui témoignèrent, par quantité de riches présens, la joie & la satisfaction qu'ils ressentoient, en aprenant la manière dont elle avoit conduit une intrigue si délicate.

Je suis enchantée, dit cette sage Fée, d'avoir trouvé les moyens de vous obliger, & de leur rendre service. Mais, ajouta-t-elle, mon ouvrage seroit imparfait, si vous refusiez au Roi de CAMPANIE la main de votre aimable Fille : leurs infortunes n'ont pu les rendre infidèles, la difformité de leurs corps

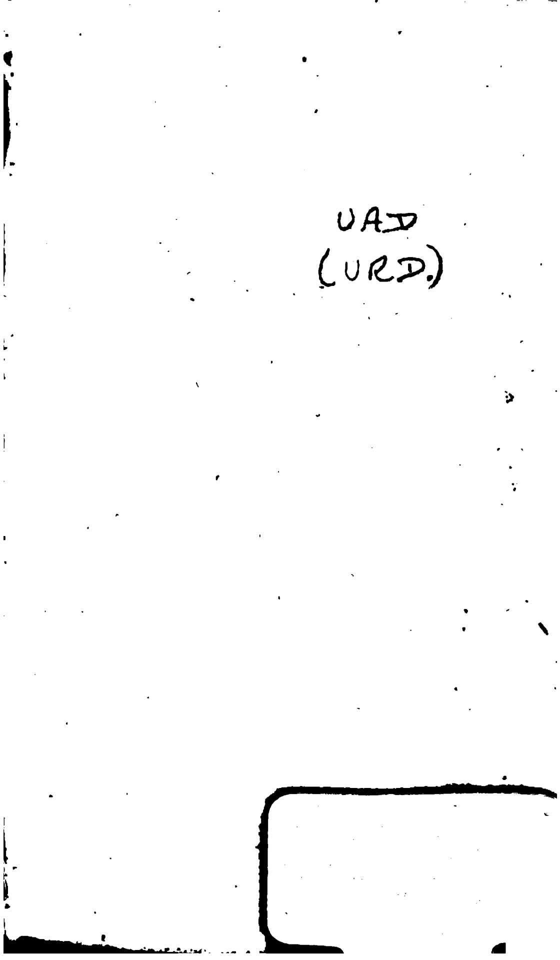
corps leur a mieux fait connoître la beauté de leurs ames, & je les crois dignes l'un de l'autre. Je me flate, continua-t-elle, que vous ne vous opposerez point aux ordres des Destins. Le Prince joignit ses prières à celles de sa Protectrice; & le Roi & la Reine, qui n'ignoroient pas les sentimens de PARFAITE, & qui d'ailleurs se sentoient portés par inclination à faire un mariage si sortable, y donnèrent volontiers leur consentement.

La nôce se fit avec une magnificence extraordinaire. On ne vit, pendant quinze jours, que Tournois, Carousels, Opéras, Comédies & Feux d'artifice. Au bout de ce tems, la Fée *Prevenante* conduisit les nouveaux mariés dans le Royaume

me de Campanie ; le Roi & la Reine des Macaries les y accompagnérent ; & les Peuples, enchantés de revoir leur Souverain, célébrérent, par des fêtes continuelles, son heureux retour & son illustre himenée. Le Roi & la Reine des Macaries revinrent dans leurs Etats ; & *Prévenante*, qui les aima toujours, procura aux uns & aux autres les moyens de se voir de tems en tems.

FIN.





UAD
(URD)

